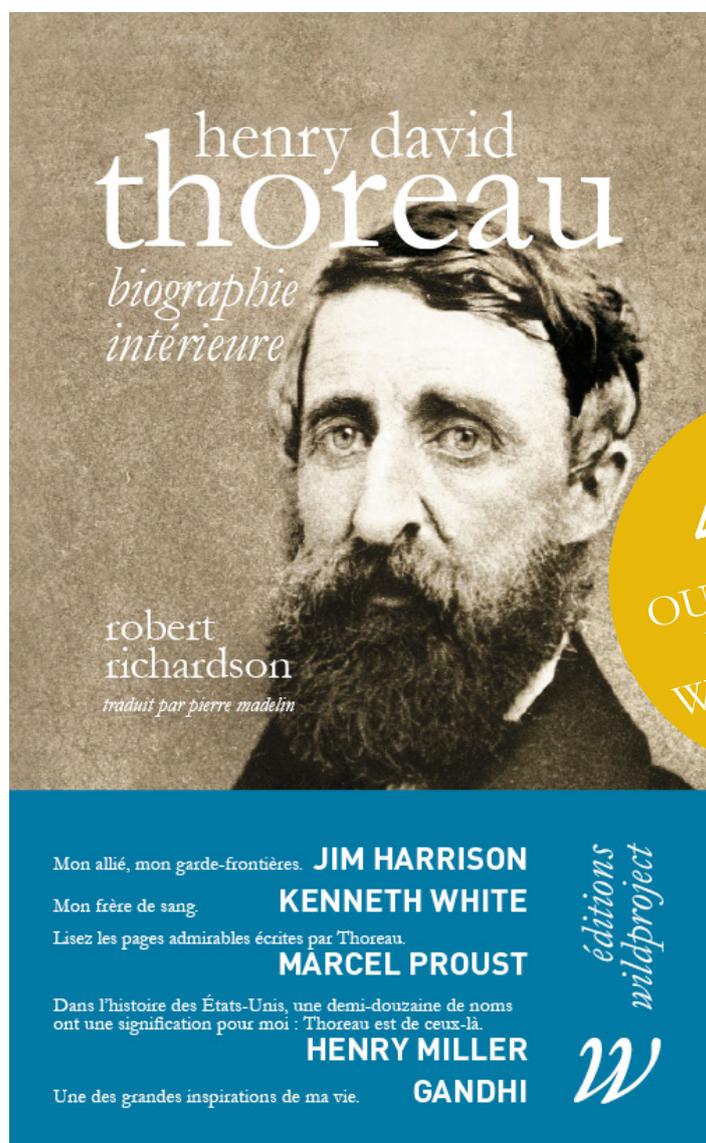


PARUTION 15 OCTOBRE 2015

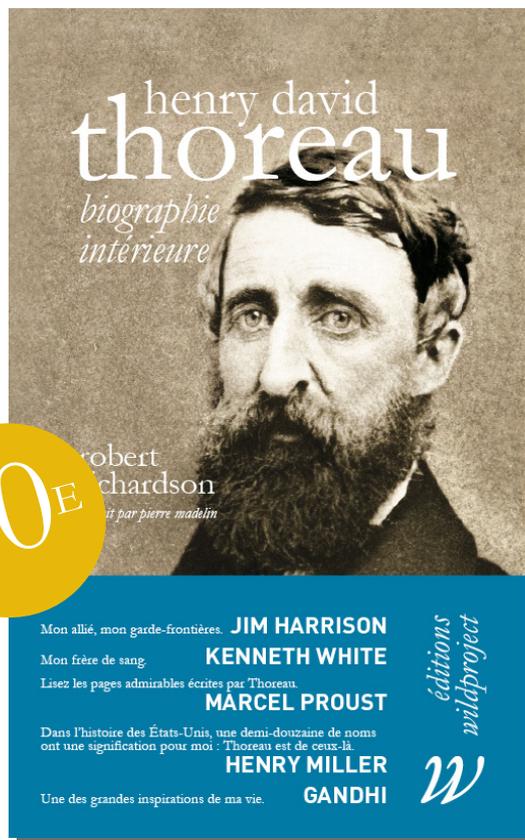


40^E
OUVRAGE DES
ÉDITIONS
WILDPROJECT
2009-2015

**THOREAU
PAR-DELÀ LES CLICHÉS**

W

PARUTION 15 OCTOBRE 2015



« **Ma vie a été le poème
que j'aurais voulu écrire.** »

Autant que son œuvre, c'est Thoreau lui-même qui fascine, dans l'authenticité farouche de sa personne et de sa vie.

En 9 saisons et 100 épisodes, cette biographie intérieure haletante retrace les voyages intérieurs et extérieurs d'un esprit qui a marqué l'histoire universelle.

On apprend tout le détail de l'amitié fondatrice avec Emerson, de la retraite de Walden Pond, des étapes multiples de l'élaboration de son œuvre. On découvre aussi la résonance intérieure d'épisodes plus intimes. On découvre le "deuxième Thoreau" : celui de la maturité, le naturaliste pressentant Darwin et l'écologie, passionné par les inter-relations plus que par la liberté.

Mais ce que cette biographie propose d'unique, c'est d'entrer dans le monde de Henry Thoreau – de voir le monde par ses yeux. Les reflets de ses espoirs sur la rivière Concord, la quête des lois de la nature dans la forme des feuilles, la beauté indémêlable du monde et des mots.

Ce récit monumental et paisible impose Thoreau (1817-1862) comme un événement de l'histoire de l'esprit, comme un incendie au croisement de quatre principaux foyers : la Bildung allemande, l'Antiquité grecque et romaine, l'hindouisme et les cultures amérindiennes.

La biographie de référence d'un esprit universel.

LA BIOGRAPHIE DE RÉFÉRENCE

Le cheminement intérieur de Thoreau est plus absorbant qu'un thriller. Ce livre magnifiquement écrit mérite une place dans la bibliothèque aux côtés de Walden.

– The Boston Globe

Un style assez gracieux et lucide pour tenir bon face à la virtuosité cinglante de Thoreau.

– Booklist

Le livre de Richardson est la meilleure introduction à Thoreau et le meilleur guide pour découvrir sa pensée.

– Wilson Quarterly

Une biographie absorbante et pétillante de fraîcheur.

– Publishers Weekly

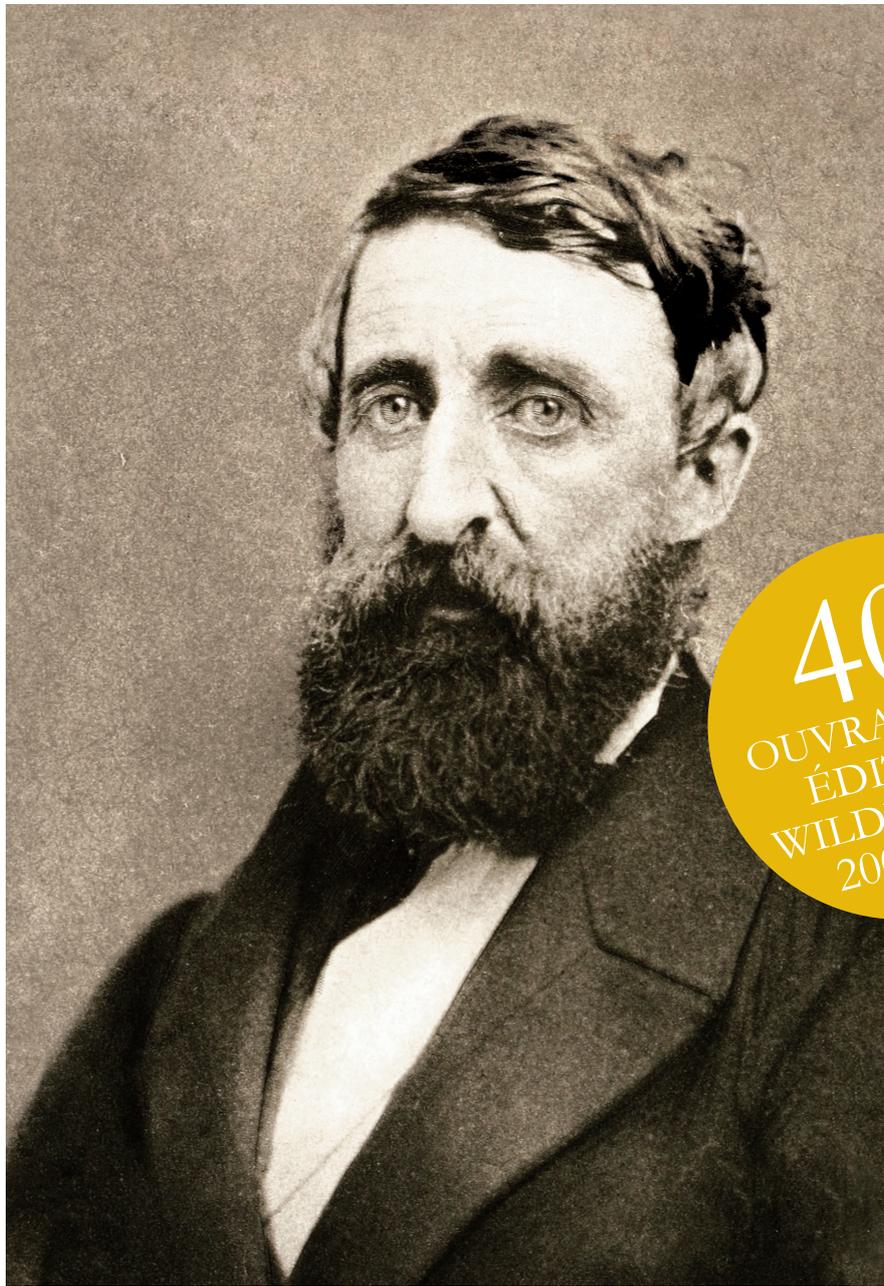
25 €
480 pages 14 x 22 cm
ISBN : 978-2-918490-49-4
Rayon : Littérature



ROBERT RICHARDSON, historien et écrivain, est l'auteur des biographies de références de Thoreau, d'Emerson et de William James. Lauréat de nombreux prix dont l'American Award of Literature de l'Académie des Arts et Lettres. Il réside à Key West avec son épouse la *nature writer* Annie Dillard.

PIERRE MADELIN, traducteur et aide-berger, vit et travaille au Mexique. Il traduit de l'anglais et de l'espagnol des essais d'écologie philosophique pour les éditions Wildproject, Zones Sensibles, Dehors, Seuil... Il publie un récit de ses estives solitaires chez Wildproject en 2016.

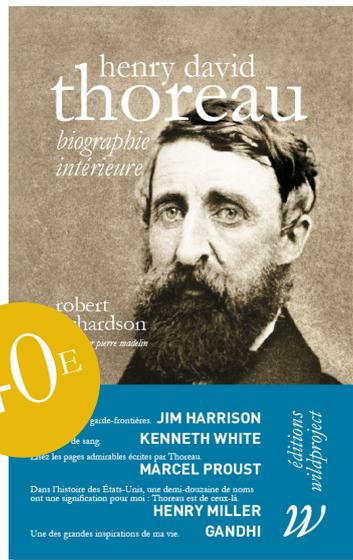
Franco-écossais de culture mondiale, KENNETH WHITE est le fondateur de la géopoétique. Son œuvre foisonnante, placée sous le signe du nomadisme intellectuel, se répartit entre la poésie, la prose narrative et l'essai.



40^E
OUVRAGE DES
ÉDITIONS
WILDPROJECT
2009-2015

LE PARRAIN DE LA PENSÉE ÉCOLOGISTE

PARUTION 15 OCTOBRE 2015



« *Un nouveau matin* »
Introduction de l'éditeur



BAPTISTE LANASPEZE, fondateur des éditions Wildproject, est également auteur (*Ville sauvage*, Actes Sud). Il a reçu la médaille de l'Urbanisme 2013 pour l'invention du GR2013 et des Sentiers Métropolitains.



J. Baird Callicott

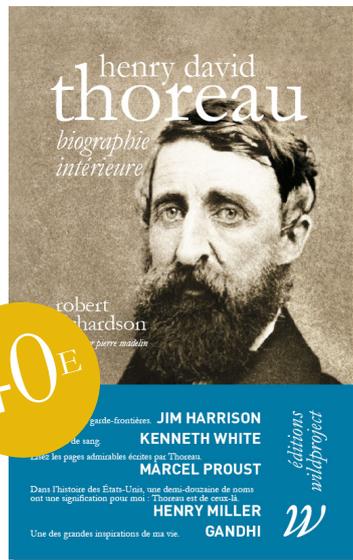


Rachel Carson

On n'avait pas encore pris la pleine mesure de Thoreau. On croyait savoir qu'il s'agissait d'un penseur transcendantaliste, d'un naturaliste solitaire, d'un poète de la nature, d'un célibataire misanthrope, d'un puritain réformateur, d'un soldat, d'un arpenteur, d'un voyageur, d'un activiste.

Il s'agit de tout cela ; et pourtant il s'agit d'autre chose. Il s'agit, au beau milieu du dix-neuvième siècle, de la formulation des principes fondamentaux de la protection de la nature (chap. 83) ; du pressentiment de l'écologie scientifique (chap. 92) ; d'un panthéisme tellurique proche de celui que proposera le naturaliste post-darwinien Imanishi Kinji (chap. 69) ; de la première esquisse d'une "géopoétique" ou poétique de la terre (chap. 80) ; du mouvement culturel du "sens des lieux" ou "*Sense of place*" (chap. 64) ; d'une révolution profonde du christianisme (chap. 50, 78) ; de l'émergence des luttes sociales non-violentes (chap. 45) ; et, enfin, de la première sortie de l'ethnocentrisme occidental, au profit à la fois de l'hindouisme et des cultures précolombiennes (chap. 58). Bref, il s'agit, au moment même où ils battent leur plein, du dépassement radical des grands mythes de la modernité – technicisme, culturalisme, anthropocentrisme. Il s'agit de tous les éléments de ce

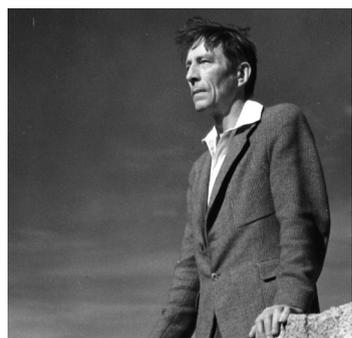
PARUTION 15 OCTOBRE 2015



Kenneth White



Jim Harrison



Robinson Jeffers

que, chez Wildproject, nous appelons la pensée écologiste, entendue non seulement au sens académique d'*environmental philosophy*, mais plus largement, comme la révolution culturelle profonde et radicale actuellement en cours (voir en particulier à partir du chapitre 60).

En pleine émergence de la culture américaine, il s'agit de la fondation de *ce monde d'après la modernité* que la philosophie de l'écologie appelle de ses vœux depuis la fin du vingtième siècle. Il ne s'agit donc pas seulement d'un des piliers de la culture américaine avec Emerson, Melville, Whitman ou Thomas Cole ; ni d'un des grands philosophes du dix-neuvième siècle, aux côtés de Nietzsche, Marx ou Freud ; ni d'un des fondateurs du *nature writing* ; ni même d'un des grands inspirateurs des luttes post-coloniales non-violentes, depuis Gandhi et Martin Luther King.

Il s'agit d'un incendie, d'une rivière. Il s'agit d'un nouveau matin.

L'ampleur de cette galaxie intellectuelle, scientifique, spirituelle, on pouvait la pressentir, on pouvait depuis peu le découvrir dans les nombreuses et récentes traductions françaises – mais il fallait sans doute une telle biographie intérieure pour l'établir de façon aussi éclatante.

Comme lorsqu'on entre dans un grand monument, Robert Richardson a baissé la voix en explorant l'intériorité de Thoreau, et son murmure attentif est si précis qu'il finit par se mêler miraculeusement à la voix de son sujet d'étude. Rien d'hagiographique ici ; la description nette et crue de la vie de Thoreau, sans fard et sans jugement, établit mieux que toute idéalisation la grandeur d'une vie.

Devant Thoreau comme devant tout prophète, nul besoin en effet de révérence et de sacralisation ; le respect et l'attention suffisent. Ce qui est sacré, ce n'est pas le prophète, mais ce qu'il nous montre, ce à quoi il nous ouvre. Il suffit donc de le prendre pour guide et de poursuivre son œuvre – en marchant, en lisant, en écrivant.

Quarantième ouvrage publié par les éditions Wildproject, fondées en 2009 pour créer un espace dédié à l'écologie dans sa dimension culturelle, ce *Thoreau* constitue le point de fuite de notre catalogue – et fait résonner Baird Callicott, Aldo Leopold, Rachel Carson, Arne Næss, Raphaël et Catherine Larrère, Kenneth White, Robinson Jeffers, Kinji Imanishi, Tanaka Shozo... comme les membres d'une même famille – la famille de Henry David Thoreau, célibataire fertile, expert en dissémination des graines.

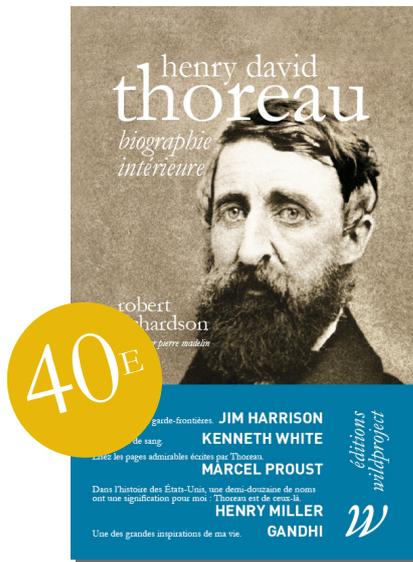
Cette biographie nous rappelle aussi que le nouveau projet de civilisation auquel œuvrent ces auteurs a commencé à cette époque, en un lieu concret : à Concord, en Nouvelle-Angleterre – anciennement Nouvelle France, anciennement en terre algonquienne : c'est-à-dire au point de contact entre migrants français et terre indienne ; et nourri des mythes hindouistes et bouddhistes, grecs et romains, chrétiens, modernes et précolombiens.

Avec Gandhi, et d'autres écrivains plus près de nous comme Le Clézio ou Kenneth White, Henry David Thoreau est donc un précieux point d'articulation entre d'une part la "révolution écocentrique" de l'écologie et d'autre part le nouveau modèle social du "dialogue interculturel" – qui constituent en réalité les deux versants d'une seule et même révolution culturelle. Peut-être pour cette raison plus que pour toute autre, la présence de Henry David Thoreau est si forte en ce début de vingt-et-unième siècle.

BAPTISTE LANASPEZE
FONDATEUR DES ÉDITIONS WILDPROJECT

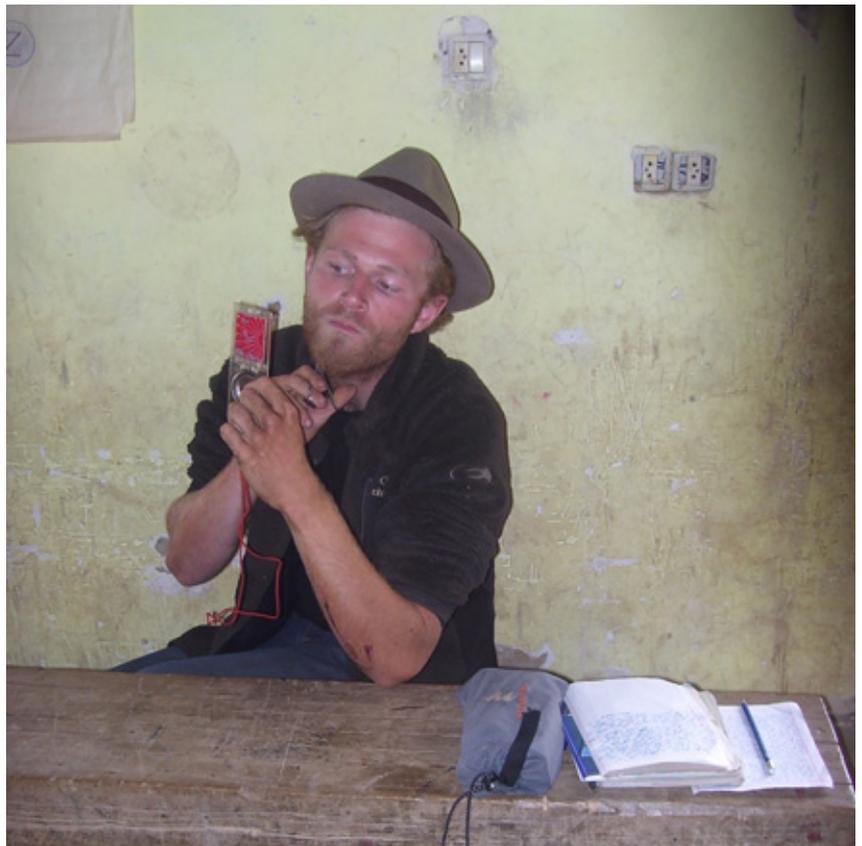
PARUTION 15 OCTOBRE 2015

Postface de Kenneth White



ENTRETIEN AVEC PIERRE MADELIN

traducteur de l'ouvrage de Robert Richardson,
Henry David Thoreau, biographie intérieure



PIERRE MADELIN,
traducteur et aide-
berger, vit et travaille
au Mexique. Il traduit de
l'anglais et de l'espagnol
des essais d'écologie
philosophique pour les
éditions Wildproject,
Zones Sensibles, Dehors,
Seuil... Il publie un récit
de ses estives solitaires
chez Wildproject en 2016.

Comment avez-vous eu envie de traduire ce livre ?

J'ai découvert l'existence de ce livre par hasard, en surfant sur Internet. J'ai très vite réalisé qu'il s'agissait d'un chef d'œuvre, puis je me suis rendu compte qu'aucune biographie de Thoreau n'existait en français (il y a 3-4 ans, celle de Thierry Gillyboeuf n'avait pas encore été publiée), et ce, alors même que celui-ci était de plus en plus visible dans l'espace intellectuel et médiatique, que les traductions de ses œuvres se multipliaient, et que le transcendantalisme était revalorisé dans l'histoire des idées philosophiques.

Il était donc indispensable de combler ce manque !

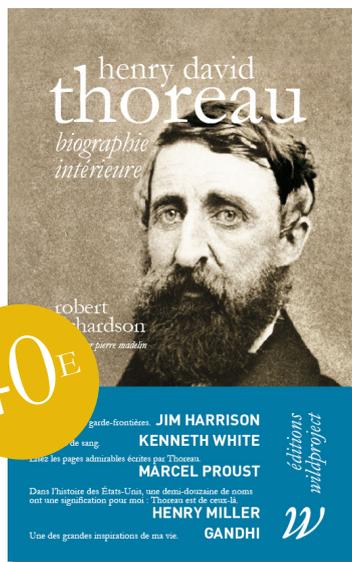
D'autant plus que l'ouvrage de Richardson, écrit dans un style remarquablement élégant, sobre et clair, est bien plus qu'une simple biographie.

A travers Thoreau, sa vie, son œuvre, sa pensée, c'est toute l'histoire sociale et intellectuelle de l'Amérique du 19^e siècle qui défile sous nos yeux ; l'esclavagisme, la révolution industrielle, les liens avec le romantisme européen (l'influence décisive de Goethe et la correspondance d'Emerson avec Carlyle), l'essor des sciences naturelles, l'écologie naissante, la rupture avec le christianisme, la naissance d'un intérêt qui ne se démentira plus pour les philosophies asiatiques et les civilisations amérindiennes, etc.

C'est un très grand livre d'histoire des idées !

PARUTION 15 OCTOBRE 2015

Postface de Kenneth White



PIERRE MADELIN,
traducteur et aide-
berger, vit et travaille
au Mexique. Il traduit de
l'anglais et de l'espagnol
des essais d'écologie
philosophique pour les
éditions Wildproject,
Zones Sensibles, Dehors,
Seuil... Il publie un récit
de ses estives solitaires
chez Wildproject en 2016.

Quelle expérience pour un traducteur que ces centaines de milliers de signes, en 100 chapitres ?

Le livre est écrit dans une langue riche mais très claire, ce fut donc un plaisir de le traduire, d'autant plus que sa subdivision en 100 petits chapitres présentait un découpage idéal au niveau du travail : 1 chapitre, 1 journée de travail.

Il y a qui plus est dans l'ouvrage un équilibre parfait entre la présentation d'un Thoreau « intime », humain – ses deuils, ses amours, ses maladies, ses amitiés – et celle du Thoreau intellectuel et écrivain. L'auteur montre d'ailleurs très bien à quel point Thoreau est un auteur et un penseur « existentiel » : toutes ces idées sont liées à des expériences vécues, et pour lui la philosophie et la littérature correspondent vraiment à une manière de vivre autant que de penser.

Ce livre n'est pas donc pas seulement une nourriture intellectuelle pour le lecteur ou le traducteur, il permet d'entrer dans un compagnonnage existentiel extrêmement stimulant.

Comment résonnent la vie et l'œuvre Thoreau chez vous, en tant que connaisseur de philosophie de l'écologie et aide-berger ?

A titre personnel, et même s'il y a parfois chez lui une certaine arrogance, une certaine rigidité (dont Emerson lui faisait déjà grief), je me sens particulièrement proche de l'esprit de Thoreau, de ce va et vient qui est au cœur de sa vie comme de la mienne, entre le dedans et le dehors, entre l'activité intellectuelle et l'activité physique, entre l'engagement et la retraite.

Quel bénéfice peut tirer un lecteur contemporain d'une telle biographie ?

Les bénéfices qu'il peut en tirer sont immenses !

Tout simplement parce que nombre des enjeux philosophiques, éthiques et politiques qui hantent l'œuvre de Thoreau sont encore les nôtres aujourd'hui, sans doute parce que nous continuons à vivre dans ce monde qui s'est ouvert avec la « double révolution » – la révolution de 1789 en France et la révolution industrielle en Angleterre – et dont nous avons hérité les promesses et les impasses.

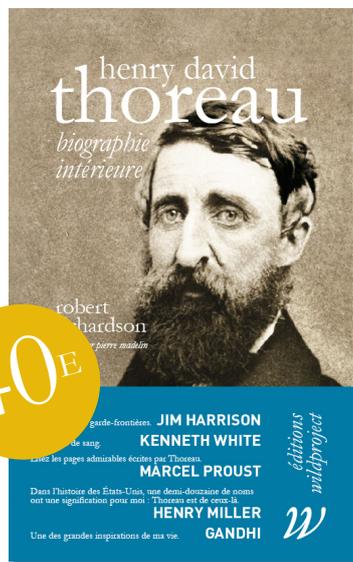
Comment ne pas admirer l'extraordinaire lucidité de Thoreau, l'un des seuls parmi les rares esprits clairvoyants du 19^{ème} siècle – libéraux, socialistes ou anarchistes – qui ait critiqué l'idéologie du progrès et l'industrialisme triomphant sans manifester la moindre nostalgie pour un ancien régime qui n'avait d'ailleurs jamais existé en Amérique. Homme du 19^{ème} siècle,

Thoreau est cependant encore devant nous tant les idées qui sont au cœur de sa pensée – pour les traduire en termes contemporains : simplicité volontaire, décroissance, anti-autoritarisme, importance accordée à la nature sauvage comme espace de liberté physique et métaphysique, l'intuition d'une nature organique et d'une terre vivante – rencontrent les préoccupations les plus vives et les plus radicales de l'écologie.

Thoreau est le précurseur de l'écologie sous toutes ses formes : d'une écologie scientifique, naturaliste, qui met l'accent sur l'étude des processus naturels ; d'une écologie politique qui critique de façon globale la société industrielle, broyeuse d'homme et de territoires ; et enfin d'une écologie spirituelle qui souligne le besoin quasi religieux qu'a l'être humain de vivre au contact du monde naturel pour se réaliser pleinement.

PARUTION 15 OCTOBRE 2015

Postface de Kenneth White



« *Thoreau est revenu chez lui* »
Postface de Kenneth White



Je me rappelle le jour où, à l'âge de quatorze ans, je suis tombé, dans une librairie d'occasion, sur un exemplaire de *Walden* et l'excitation mentale avec laquelle je l'ai lu dans mon village sur la côte ouest de l'Écosse. Excitation et, plus profondément encore, une sensation d'affinité extrême.

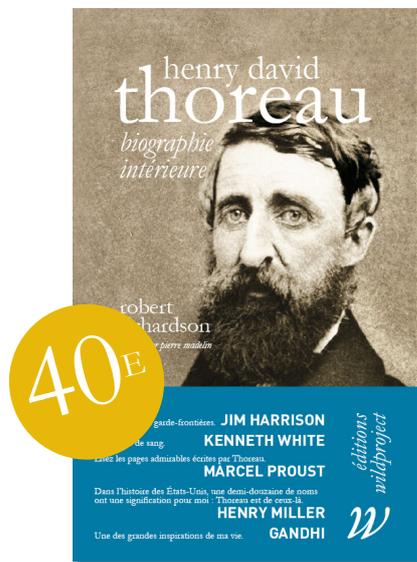
Ce fut bien des années après ma première rencontre avec l'œuvre de Thoreau (ma lecture de *Walden* fut rapidement suivie par celle de *Cape Cod* et de *A Week on the Concord and Merrimack Rivers*), en France, lors d'une errance à travers la plaine de la Beauce, que je me suis arrêté, interloqué, devant un panneau au bord de la route, à l'entrée d'un village : THOREAU. Ce fut le début de toute une recherche topologique et généalogique. Que le nom de Thoreau soit d'origine française est évident ; mais on ne peut négliger le « Thor » qui indique une origine normande. En effet (je me suis mis à suivre des traces), le grand-père paternel de Thoreau est né le 28 avril 1754 dans les îles normandes, très précisément à Saint-Hélier, Jersey. C'est en 1773, que, membre d'équipage d'un bateau corsaire, il échoue sur la côte américaine où, à Boston, il s'installe comme tonnelier. Mais ce n'est pas tout. En poursuivant ma petite enquête, j'ai regardé du côté maternel. Le grand-père, Jean, avait épousé une certaine Jane Burns, et le père de notre auteur, John Thoreau, avait épousé une certaine Cynthia Dunbar. Non seulement Burns et Dunbar sont des noms typiquement écossais, mais deux des plus grands poètes du pays les portent, tous les deux maîtres du genre de verve et d'humour caustique qui est aussi un des traits de Thoreau.

Si, dans les manuels, selon les classifications ordinaires, Thoreau est catalogué comme « écrivain américain », il est utile, pour bien le comprendre, de creuser un peu plus profond. Henry David Thoreau n'est pas « américain », il est pré-américain. À un moment où l'Amérique commençait à se ruiner en avant, Thoreau remonte en arrière, jusqu'en Asie (il parle de s'« indianiser »). Si Thoreau n'est pas « américain », il est encore plus évident qu'il n'a strictement rien en commun avec les États-Unis, cette entité psycho-socio-politique qui oscille entre l'utopie et le cauchemar, le milieu étant occupé par une hystérie religieuse, une idéologie nationaliste, un moralisme sentimental, un commercialisme acharné et une brutalité primaire. Nomadisant, loin de tout cela, dans la nature et plus abstraitement dans l'Ouvert, Thoreau essaie de fonder, non pas un Nouveau Monde mais un monde autre.

Comme son être, le projet de Thoreau a plusieurs strates : il est existentiel,

PARUTION 15 OCTOBRE 2015

Postface de Kenneth White



naturaliste et poétique. Quand une institution scientifique lui demande de se définir, Thoreau ne remplit pas le formulaire, mais note dans son Journal : « Je suis un mystique, un transcendantaliste et un philosophe de la nature. » C'est approximatif. Ailleurs, il dira que son but est de se « naturaliser ». Le chemin de Thoreau est balisé d'approximations, parfois même de contradictions, mais c'est un des plus radicaux et des plus complets de la littérature mondiale.

Depuis le renouveau de l'intérêt en France pour Thoreau au début des années 1980, où j'ai été peut-être pour quelque chose avec *La Figure du dehors*, la bibliothèque thoreauvienne française s'est considérablement augmentée. Avec, entre autres, une réédition de sélections de son *Journal* chez Denoël, le numéro *Thoreau* des « Cahiers de l'Herne », une traduction de *Cap Cod* à l'Imprimerie nationale, *Les Forêts du Maine* chez José Corti, une nouvelle sélection du *Journal* et une traduction de *Walden* chez Le mot et le reste, et maintenant cette biographie publiée par Wildproject, qui complète l'ensemble, on peut dire que l'essentiel est disponible.

En exagérant sans doute un peu (mais Thoreau lui-même ne se privait pas du plaisir d'extravaguer et d'exagérer), on pourrait dire que Thoreau est revenu chez lui.

En disant « chez lui », je ne parle évidemment pas d'un quelconque euro-centrisme, mais d'un euro-excentrisme, voire d'un euro-extrémisme (sur le plan de la pensée et de l'expression s'entend). J'ose dire que Thoreau a été mieux compris en Europe qu'aux États-Unis où, sauf exception, même les « thoreauviens » de profession restent assez superficiels. En France, il rejoint toute une tradition qui remonte à Montaigne et à Étienne de la Boétie (*Discours sur la servitude volontaire*), une tradition que, depuis un certain temps, la France a perdue de vue, et dont les retrouvailles avec Thoreau peuvent contribuer à la redécouverte.

Sur un plan plus général, l'œuvre de cet expatrié, arpenteur des marges, intellectuel-poète intense, esprit espacé, rejoint tout un mouvement culturel profond actuellement en cours. À travers toute l'histoire glauque de l'humanité, où les états de culture crépusculaires, brouillardeux, sinistres, sont fréquents, on voit apparaître des phares qui, malgré tout, répandent de la lumière.

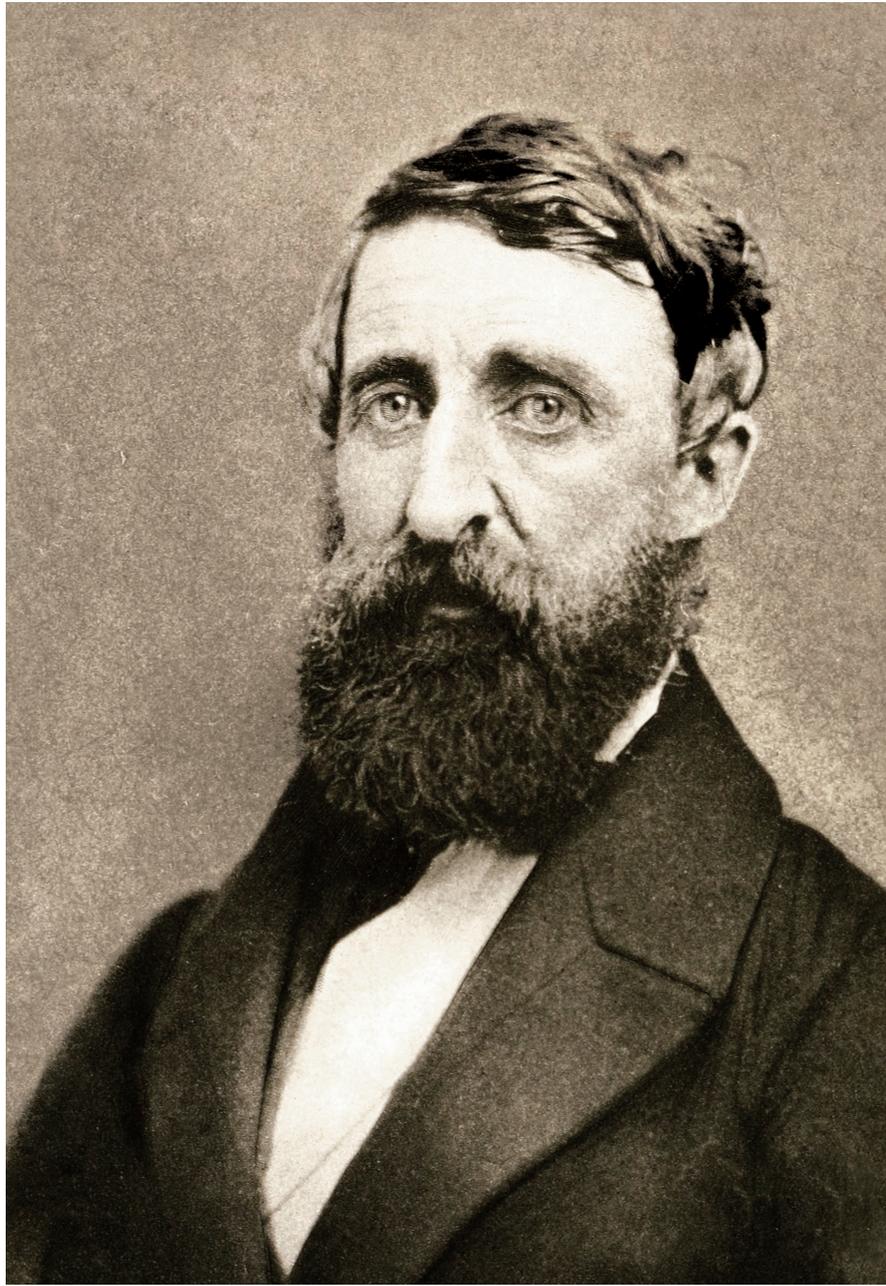
L'œuvre de Thoreau est un de ces phares.

À la fin de *Cap Cod*, sur un rivage face à l'Atlantique, Thoreau entrevoit des perspectives océaniques grandement, terriblement ouvertes :

Un gardien de phare du Cap me dit qu'on lui avait raconté que, lors d'une récente tempête, ce phare avait oscillé à en faire tomber les assiettes de la table. Songez à ce que c'est de faire son lit sur la crête d'un brisant ! D'être jour et nuit sans cesse guetté par les vagues, telle une meute de loups affamés qui de temps en temps vous bondit dessus, avec la quasi-certitude d'avoir un jour votre peau. Et nul, parmi tous les navigateurs en mer, pour venir à votre rescousse. [...] *Quel endroit pour écrire un ouvrage sur les brisants ! Debout ici, on met l'Amérique entière derrière soi.* (C'est moi qui souligne.)

C'est tout un monde, plus ou moins inepte, plus ou moins immonde, que l'on peut laisser derrière soi. Devant soi, une immensité et, avec les esquisses, les contours d'une œuvre « mondifiante », la possibilité lointaine d'un monde ouvert.

KENNETH WHITE, 2015

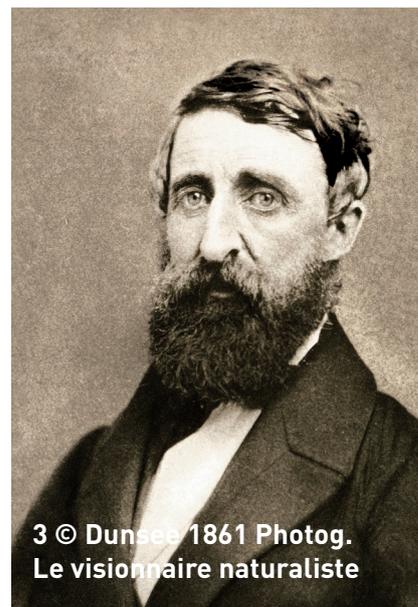


**THOREAU
PAR-DELÀ LES CLICHÉS**

PARUTION 15 OCTOBRE 2015

PAR-DELÀ LES CLICHÉS

3 images du mouvement d'une vie



« Début septembre 1854, Samuel Worcester Rowse, un jeune peintre portraitiste né dans le Maine, dont on se souvient aujourd'hui avant tout pour ses premiers portraits, fit une visite à Concord. Rowse séjourna chez les Thoreau, partit en excursion avec Henry et, à la demande de Cynthia, dessina un portrait de Thoreau au crayon (1), dont beaucoup pensent qu'il est le plus ressemblant jamais dessiné. Il est peut-être un peu plus juvénile et idéalisé que ne l'était réellement son sujet durant l'été de *Walden*. L'expression est douce, et il y a dans le portrait quelque chose d'agréable et d'avenant qu'on ne retrouve pas dans les clichés photographiques ultérieurs. »
(p. 381)

« Les projets tardifs de Thoreau – ou le projet, puisque même *La Dispersion des graines* est désignée comme un chapitre et non comme une œuvre à part entière – sur l'année naturelle représentent le point culminant d'intérêts de toute une vie, mais ils défrichent également de nouveaux territoires. Dans le paragraphe qui referme le chapitre « Économie » de *Walden*, Thoreau avait intégré une courte parabole empruntée au *Golistan* de Saadi, à propos du cyprès, qui, selon Saadi, ne porte aucun fruit, raison pour laquelle il était le seul arbre considéré comme *azad*, ou libre. Être sans graine, c'était être libre du cycle biologique incessant de la croissance et de la décomposition, libre de l'économie de la production et de la consommation, du gain et de

la dépense. L'idéal était alors d'être libre de tout engagement productif avec le monde. Désormais, comme le montre le manuscrit de *La Dispersion des graines*, l'arbre rare qui ne porte aucune graine est simplement stérile. Pline remplace Saadi, le stoïcien remplace l'ascète. Les intérêts de Thoreau se sont renouvelés en profondeur, et ils portent désormais avant tout sur la production et la dissémination, la génération et l'effort créateur. **Si le désir d'être libre est au centre de *Walden*, c'est celui de relier qui est au cœur de son œuvre tardive. Le mouvement va de l'économie à l'écologie.** »

PARUTION 15 OCTOBRE 2015

Postface de Kenneth White

“DE L’ÉCONOMIE À L’ÉCOLOGIE” LES SAISONS D’UNE VIE



Feuilles de chêne écarlate

« Son ouvrage *Teintes automnales* n’aborde pas l’automne comme une période de mort et de déclin, mais comme la période de l’année où les arbres arrivent pleinement à maturité et où la couleur des feuilles répond aux fruits mûrs.

Rares sont les années où le journal de Thoreau, au mois d’octobre, ne se transforme pas en une sorte de jaillissement verbal et coloré rivalisant avec les feuilles d’automne de la Nouvelle-Angleterre, ce phénomène saisonnier si remarquable aux yeux des visiteurs anglais et inconnu de la poésie anglaise. »
(chap. 95)

CHRONOLOGIE INTÉRIEURE

La vie d’un esprit en 9 saisons (sommaire de l’ouvrage)

FORMATION

I. 1837

Retour à Concord

II. 1838-1840

Impératifs éthiques
du transcendantalisme

III. 1841-1843

Réformes américaines

RÉFORME

IV. 1843-1845

La route de Walden Pond

V. 1846-1849

La profession des lettres

VI. 1849-1851

Le langage du léopard

MATURITÉ

VII. 1851-1852

Nouveaux livres, nouveaux mondes

**VIII. 1852-1854 Walden,
ou le triomphe de l’organique**

IX. 1854-1862

L’économie de la nature

CHRONOLOGIE FACTUELLE

1817 Naissance le 12 juillet à Concord, Massachussetts

1833-1837 Etudes à Harvard.

1837 Lit l’ouvrage *Nature* d’Emerson.
David Henry devient Henry David.
Commence à tenir son *Journal*

1837-1841 Enseigne à Concord avec son frère John

1839 Excursion avec son frère John sur le fleuve Merrimack

1841-1843 Vit chez les Emerson.

1842 Mort de son frère John et début d’une intense période de créativité

1843 Une année à Staten Island (New York)

1845-1847 Vit dans la cabane de Walden Pond ; puis retour chez les Emerson

1846 Arrêté et mis en prison pour non-paiement d’impôt

1849 Publication de son premier ouvrage : *A Week on the Concord and Merrimack Rivers*

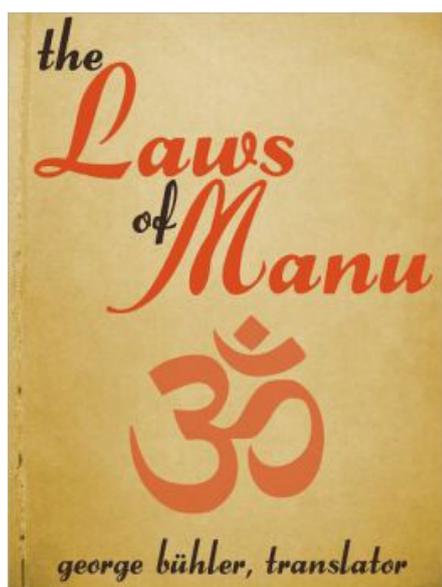
1854 Publication de son second ouvrage, *Walden*

1860 Lit *L’Origine des Espèces* de Darwin

1862 Meurt le 6 mai à Concord

PAR-DELÀ LE CHRISTIANISME

La sortie de la vision occidentale du monde



Les Lois de Manu, traité de loi du II^e siècle de notre ère, texte en vers le plus important et le plus ancien de la tradition hindoue du dharma.

« Cependant, le livre qui impressionna Thoreau cet été n'était pas l'un de ces nombreux essais occidentaux sur l'Inde, mais l'un des grands textes de l'Inde elle-même, *Les Lois de Manu*, accompagné des commentaires de Colucca, traduit et publié par Sir William Jones. Ce livre permit non seulement à Thoreau d'entrer directement en contact avec la pensée indienne (dans l'Amérique de l'époque, seuls les savants enseignant le sanskrit à l'université pouvaient se prévaloir d'une meilleure connaissance des textes), mais il le convainquit qu'il avait existé dans l'Inde antique une culture philosophique et religieuse qui n'avait rien à envier au judéo-christianisme, une culture dont l'Occident n'avait quasiment jamais pris conscience avant les dernières décennies du 18^e siècle. Thoreau était désormais prêt à considérer l'hypothèse – très en vogue à l'époque, tout d'abord avancée par Schlegel puis par Creuzer, que Thoreau connaissait indirectement

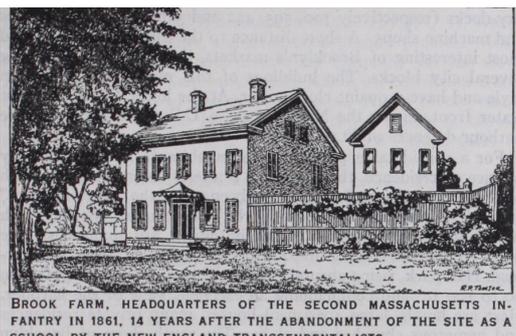
grâce à Degerando – selon laquelle l'espèce humaine et la civilisation étaient nées en Orient. Dans la chaleur du mois d'août 1840, il commença à se remémorer les pensées que *Les Lois de Manu* avaient éveillées en lui : « Grâce à mon imagination, je peux contempler ici même les temples séculaires et le vénérable sommet de la terre. La vaste plaine de l'Inde, qui accueillit la race primitive, se niche telle une coupe entre l'Himalaya et l'océan au nord et au sud puis, à l'est et à l'ouest, entre l'Indus et le Brahmapoutre – comme si le berceau de la race humaine était là.

Le journal de Thoreau au cours de ce mois d'août déborde d'idées capitales, appelées à être travaillées et retravaillées par la suite. Mais son intérêt pour les grandes vérités philosophiques et les études historiques était tempéré par son amour pour les phénomènes naturels les plus ordinaires. « J'aime les lectures portant sur "le pin, le mélèze et l'épinette et le sapin d'argent", qui recouvrent la face sud de la chaîne de l'Himalaya », écrivit-il. Et, comme d'habitude, il s'efforçait de comprendre l'Inde antique comme une civilisation ne différant pas fondamentalement de la Nouvelle-Angleterre moderne. Au lieu de considérer le livre de Manu comme l'expression des « simples lubies d'un cerveau asiatique », il préférait « imaginer que notre belle création contemporaine n'est qu'une reprise des *Lois de Manu* ».

Toutes ces lectures de l'été et de l'automne 1840 ont un point commun car elles concourent à **démontrer que la vision judéo-chrétienne du monde, centrée sur la Bible, n'était ni la seule ni même nécessairement la meilleure explication des choses.** De même qu'il trouvait l'idéalisme éthique des Grecs toujours aussi applicable que l'éthique chrétienne, il considérait *Les Lois de Manu* comme un document fondateur d'une civilisation, à l'égal des lois de Moïse. Au cours de l'automne, il lut également l'autobiographie de Gibbon et les *Principes de géologie* de Lyell, remarquant d'un ton grave à propos de ce dernier : « on ne peut guère s'attendre à convaincre un homme de son erreur. [...] Il a fallu cent ans pour prouver que les fossiles sont organiques, et cent cinquante de plus pour prouver qu'on ne peut les rattacher ni au déluge ni à Noé ». Si *L'Origine des espèces* de Darwin eut un tel impact sur Thoreau et ses amis de Concord lorsqu'ils le lurent peu après sa publication en 1859, c'est peut-être parce Thoreau avait compris depuis de nombreuses années les conséquences que pourrait avoir le développement d'une théorie évolutionniste sur l'autorité de la Bible. Il avait été parfaitement conscient, au moins depuis les années 1840, des limites et des inconvenients d'une vision exclusivement chrétienne du monde. »

(p. 102)

PAR-DELÀ “LA CABANE AU FOND DES BOIS” Un projet de réforme sociale ancré dans son époque



BROOK FARM, HEADQUARTERS OF THE SECOND MASSACHUSETTS INFANTRY IN 1861, 14 YEARS AFTER THE ABANDONMENT OF THE SITE AS A SCHOOL BY THE NEW ENGLAND TRANSCENDENTALISTS

Communauté réformée de Brook Farm que Thoreau refusa de rejoindre.



Intérieur de la cabane de Walden, “forme ultime de la communauté réformée, réduite à son élément constitutif le plus simple possible, le soi”.

« De toutes les questions sociales et politiques qui attireraient l'attention du public cultivé au début des années 1840 – la guerre des Anglais contre la Chine, la guerre contre les Indiens de Floride en Amérique, la crise économique, la condition de la classe ouvrière, le mouvement pour les droits de la femme, la question de la résistance ou de la non-résistance au gouvernement, l'abolition de l'esclavage –, aucune n'était plus séduisante et suscitait plus d'espoir que le mouvement *Association*, qui prônait la fondation de nouvelles communautés modèles par les utopistes socialistes. Peut-être la société pouvait-elle être reconstruite sur de meilleures bases. (...)

Quand le bon ami d'Emerson, le révérend George Ripley, proposa sérieusement d'abandonner son église pour établir une nouvelle communauté dans une ferme laitière de cent soixante acres, à West Roxbury, sur la ligne de Newton, il pressa Emerson de le rejoindre. (...)

Le 3 mars 1841 – la veille du véritable lancement de l'expérience –, Thoreau fut invité à rejoindre Brook Farm, alors que la communauté commençait à se faire connaître. À l'inverse d'Emerson, l'invitation ne suscita aucun dilemme chez Thoreau. (...) Il refusa manifestement l'invitation sans la moindre hésitation. (...)

Les réformes organisées et les réformateurs professionnels avaient généralement tendance à exaspérer Thoreau. Il était agacé par « l'homme offensé et geignard en conflit avec son temps ». Il affirmait franchement : « Je n'aime pas les gens qui sont trop bien pour ce monde. » (...)

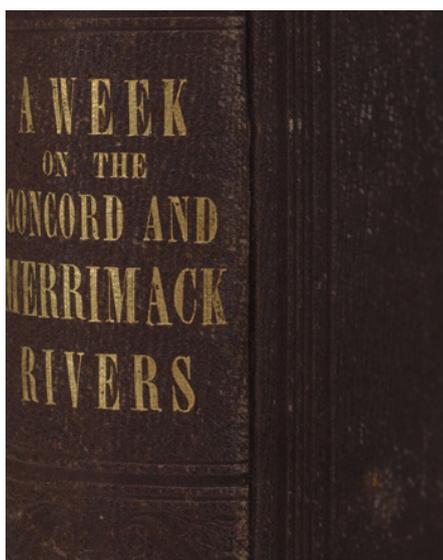
En partant vivre à Walden, il semble clairement que l'intention de Thoreau ait été d'**apporter une réponse de l'individu autosuffisant au défi posé par les communautés utopiques comme Brook Farm, Hopedale et Fruitlands**. Tout comme les fondateurs de ces communautés – trente-trois nouvelles communautés utopiques furent fondées

de 1843 à 1845 –, Thoreau entendait remettre en cause l'esprit de compétition de la société américaine, le mode de production industriel, le gaspillage et les dépenses excessives dans les pratiques d'époque associées au logement, à l'habillement et à l'alimentation. Le séjour de Thoreau à Walden représentait **la forme ultime de la communauté réformée, réduite à son élément constitutif le plus simple possible, le soi**. »

(p. 176)

PARUTION 15 OCTOBRE 2015

PAR-DELÀ “LE MARCHEUR” Les grands voyages en rivière



A g.
Première édition du premier livre de Thoreau publié de son vivant.

THOREAU, Henry D. *A Week on the Concord and Merrimack Rivers*. Boston and Cambridge: James Munroe and Company, 1849.

Disponible en français chez Fayard (2012), traduit par Thierry Gillybœuf, sous le titre *Sept jours sur le fleuve*.

A d.
Détail de la carte faite par Thoreau pour préparer son voyage.



Le dernier jour d'août 1839, un mois tout juste après le premier séjour d'Ellen à Concord, Henry et son frère John entreprirent ensemble un voyage vers le nord. Ils avaient prévu de partir de Concord dans le Massachusetts, pour aller jusqu'à Concord dans le New Hampshire, par la rivière, le canal, la rivière à nouveau, et enfin, avant de revenir, d'aller par voie terrestre jusqu'aux montagnes Blanches. Des années plus tard, Thoreau s'inspira de ce premier véritable voyage pour écrire son premier livre, *Sept Jours sur le fleuve*. Le but de l'expédition était de réaliser l'ascension de l'Agiochook (mont Washington), ce qu'ils firent ; mais même si Thoreau était alors, et demeura par la suite, passionné par les montagnes, la randonnée et l'escalade n'occupèrent pas une place centrale dans ce voyage, qui fut dès le début avant tout une expédition sur la rivière. **Thoreau était un homme des rivières**

autant qu'un homme des bois.

(...)
Quelle chance d'avoir pu profiter d'une si belle journée de navigation pour leur dernier jour de voyage. Bien qu'il ait écrit des années plus tard, le chapitre de *Sept Jours sur le fleuve* consacré au vendredi est imprégné par la joie pure et intense de cette journée. Et bien que Thoreau soit souvent retourné naviguer au cours des années suivantes, naviguant même sur l'océan près de Marshfield et Plymouth, cette journée de navigation fut la plus belle et la plus exaltante qu'il ait jamais connue. Il lui arrivait même d'en rêver. Des années plus tard, alors qu'il était sur le point de mourir, il demanda à sa sœur Sophia de lui lire un passage de *Sept Jours*, et il sourit à l'approche des dernières pages de « Vendredi ». **Et parmi les dernières paroles prononcées par Thoreau : « Voici venue l'heure d'une bonne navigation. » Ce voyage avait**

depuis toujours été associé à des sensations fortes et à des expériences grisantes.

(chap. 15, “Les rivières”)

Il partit sur la rivière, et il évoque dans ses observations nocturnes la brume, l'humidité et la fraîcheur. Il s'épanouissait dans l'eau. « **De nuit comme de jour, le bruit de cette eau qui s'écoule en gargouillant tombe sur mes rebords, envahit tous mes seaux, inonde mes planches de flottaison, transforme toute la machinerie de ma nature, fait de moi un canal, un conduit pour toutes les sources de la nature. Ainsi je suis lavé ; ainsi je bois et j'étanche ma soif.** » (p. 379)

PARUTION 15 OCTOBRE 2015

Postface de Kenneth White

PAR-DELÀ LA VILLE DE CONCORD Le Mont Kathadin, etc.



Frédéric Church, *Mont Katahdin, Maine*.
Huile sur papier. Cooper Hewitt Museum.

Alors qu'il attendait le bateau pour Provincetown, Thoreau visita la galerie Athenæum, où était exposé le grand tableau *Andes d'Équateur* de Frederic Church. Bien qu'il n'ait laissé aucune trace de ce qu'il ressentit au cours de cette visite, l'œuvre à venir de Thoreau allait présenter des similitudes intéressantes avec celle de Church. Ses croquis à l'huile du mont Kathadin et du feuillage automnal de la Nouvelle-Angleterre, désormais exposés au musée Cooper Hewitt de New York, sont l'exacte contrepartie visuelle de *Ktaadn* et de *Teintes automnales*.

(...)

La principale question soulevée par « Ktaadn » est celle du primitivisme, de la sauvagerie et de la relation de l'homme à cette sauvagerie. (...) Dans *Sept Jours*, comme dans la plupart de ses excursions antérieures, l'homme vit en harmonie avec une nature bienfaisante et protectrice. Mais sur le

Kathadin, nous dit Thoreau : « **Je pris pour la première fois pleinement conscience d'une nature ancestrale, inviolée et démoniaque, la natura, ou quelle que soit la manière dont l'homme l'a désignée [...] une nature primitive – puissante, gigantesque, terrible et magnifique, à tout jamais indomptée.** » Sur le Kathadin, la nature était au mieux indifférente à la vie humaine. D'une certaine manière, cette vision de la nature contredit sa conception antérieure d'une nature bienfaisante, pastorale et civilisatrice. Mais ce n'est pas une véritable contradiction. Ce que le Kathadin enseigna à Thoreau, c'est que même si l'homme fait partie de la nature, il n'en est pas le seigneur. La nature peut sourire à l'homme dans les vallées, mais il y a également des endroits où l'homme n'est pas le bienvenu. En bref, il y a des limites. L'homme occupe certes une place importante dans la nature, mais

il n'en est qu'une partie ; il n'est pas tout. La nature subviendra à ses besoins et le nourrira, mais seulement à condition qu'il reconnaisse ses limites et les respecte.

(...) Alors qu'il retravaillait ses notes du Kathadin, Thoreau lut et fut profondément impressionné par le premier livre de Melville, *Taïpi*, qui venait d'être publié et sur lequel tous les journaux littéraires avaient écrit une critique. *Taïpi* porte directement sur l'attraction exercée par le primitivisme des îles des mers du Sud sur l'homme blanc du Nord. Thoreau intégra d'ailleurs une réflexion assez longue sur *Taïpi* dans son brouillon de « Ktaadn », et c'est d'ailleurs le seul livre qui s'y trouve examiné. La vie dans les forêts du Maine correspondait, en comparaison, à un « primitivisme dur », et au désir ardent d'une confrontation éprouvante et physiquement exigeante avec la nature. (p. 213)

PARUTION 15 OCTOBRE 2015

Postface de Kenneth White

PAR-DELÀ LA LITTÉRATURE

Le naturaliste (botanique, zoologie, géologie)



Cladium mariscoides collecté par Thoreau

Extrait des 900 spécimens, organisés en 13 boîtes, qui constituent l'intégralité de l'herbier de Thoreau, conservé à Harvard
<http://botlib.huh.harvard.edu/libraries/Thoreau.htm>

Index botanique du *Journal* de Thoreau :
<http://www.ray-a.com/ThoreauBotIdx/>

Il lui semblait que la botanique, comme le mythe, était un langage permettant d'exprimer la nature. Son journal témoigne de sa volonté persistante de comprendre ce qu'il tenait absolument à nommer la « grammaire de la botanique », la « grammaire » des fissures de la glace. Le dernier jour de décembre 1851, il alla une nouvelle fois observer le feuillage de sable dans l'entaille creusée par la voie ferrée. Les écoulements des jours précédents avaient laissé des « pattes de léopard parfaites ». « **Ces phénomènes montrent qu'il y a du mouvement à l'intérieur comme à la surface de la terre, que la terre est vivante. [...] La**

terre sur laquelle je marche n'est pas morte, ce n'est pas une masse inerte. Elle a un corps et un esprit, elle est organique ». Ces phénomènes nous révélaient, pensait-il, « la fertilité fondamentale qui est liée au principe de croissance ». C'était « le gel [...] surgissant au printemps ».

(...)

Cette idée est au cœur de *Walden*, et c'est la pierre angulaire de toute l'éthique moderne de la conservation, une idée si importante qu'elle en est venue à occuper une place fondamentale dans le livre, et qu'elle a contraint

Thoreau à restructurer l'ensemble pendant les mois qui suivirent février 1852.

Thoreau acquit la certitude au cours de cet hiver que son vrai sujet se trouvait à proximité de chez lui, et à proximité de la terre. « Je pense que l'histoire (ou le poème) d'une ferme passant de l'état de nature à l'état supérieur de culture se rapproche davantage de ce que devrait être une épopée moderne que le siège de Jérusalem. »

(chap. 18)

PARUTION 15 OCTOBRE 2015

Postface de Kenneth White

PAR-DELÀ LA “NATURE SAUVAGE” (WILDERNESS) La nature intérieure (wildness)



« Ellen Sewall fut le seul véritable amour de sa vie, et quelles qu'aient été les remarques mordantes qu'il ait pu faire sur les femmes et le mariage, lorsqu'au moment de sa mort le sujet d'Ellen Sewall fut soulevé, il dit à sa sœur : “Je l'ai toujours aimée.” »

« **Je mesure la distance intérieure et non la distance extérieure. À l'intérieur du corps d'un homme, se trouve suffisamment d'espace et de paysages pour une biographie.** »

(p. 104)

Regardant au début du mois de février quelques exemples de daguerréotypes, il compara l'art naissant de la photographie avec l'écriture. « Nous pouvons facilement reproduire les formes physiques, extérieures, remarquait-il, mais il n'est pas aisé de donner une extériorité à ce qui est intérieur. » (...) Le détail extérieur, détaché, objectif et photographique n'était pas suffisant en lui-même. Fidèle à la conviction qu'il partageait désormais avec Emerson, **Thoreau s'efforçait d'exprimer le lien entre le monde intérieur et le monde extérieur.** « La relation entre l'homme et la nature est telle que tout ce qui est présent dans la matière est également présent dans l'esprit »

avait écrit Emerson. Approfondissant sa réflexion sur ce lien dans son journal pendant le mois de janvier, Thoreau prit conscience que chez un écrivain, l'élan initial venait de l'esprit. « Il est préférable que ce soit un fait spirituel qui ait suggéré un fait naturel comparable, et non que le fait naturel ait précédé le fait spirituel dans notre esprit. »

(p. 114)

« **À l'intérieur même de l'homme civilisé le sauvage continue à occuper une place privilégiée.** Nous sommes ces Saxons aux yeux bleus et aux cheveux blonds, ces Normands sveltes aux cheveux noirs. » (p. 168)

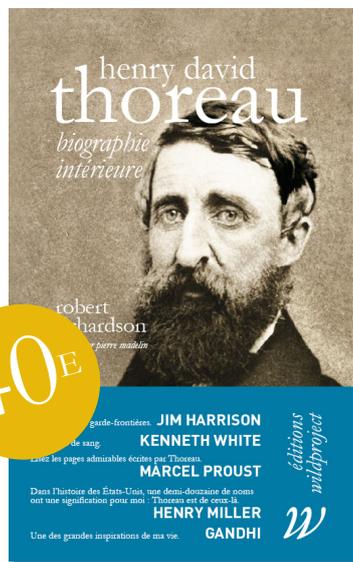
Il a cherché une expression fidèle de la sauvagerie en littérature. « **Les rêves les plus insensés des hommes les plus sauvages** » et « **la terrible sauvagerie avec laquelle les hommes de bien et les amants se rencontrent.** [...] Toutes les bonnes choses sont

sauvages et libres », conclut-il. Cela signifie, et il en est tout à fait conscient, que le sauvage ne nous est ni extérieur ni étranger mais que « **Nous abritons en nous un sauvage** », et qu'une véritable connaissance de cette sauvagerie n'est pas une connaissance ordinaire, mais la connaissance du léopard, *gramática parda*. Lorsque nous sommes vraiment en harmonie avec cette sauvagerie sous sa forme la plus pure, nous sommes au-delà de ce que nous avons l'habitude d'appeler la connaissance. « Le stade le plus élevé qu'on puisse atteindre n'est pas la connaissance, affirme Thoreau, mais la sympathie intelligente. » Lorsque nous parvenons à ce stade, nous ne sommes plus serviles et nous pouvons vivre librement. Comprendre, sympathiser et agir sur la sauvagerie présente en nous nous conduit à la libération. Tel est le cœur et le sens de l'essai. (p. 264)



UNE AURA GRANDISSANTE

PARUTION 15 OCTOBRE 2015



Lisez les pages admirables écrites par Thoreau, il semble qu'on les lise en soi-même tant elles sortent du fond de notre expérience intime.

MARCEL PROUST

Dans l'histoire des États-Unis, il y a à peine une demi-douzaine de noms qui aient une signification pour moi : Thoreau est de ceux-là.

HENRY MILLER

Thoreau, une des grandes inspirations de ma vie.
GANDHI

Mon allié, mon garde-frontières.

JIM HARRISON

Mon frère de sang.

KENNETH WHITE

Mon point de départ.

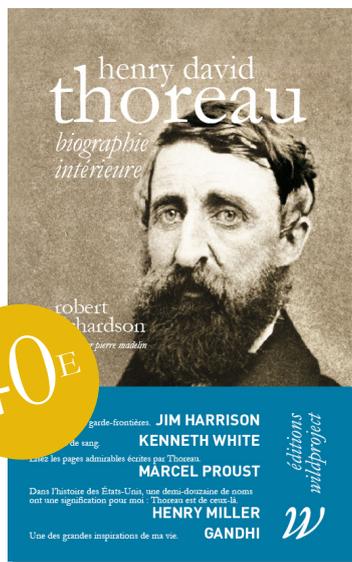
JOHN CAGE

Le travail de Thoreau est l'un des piliers du mouvement de protection de la nature ; Walden est la matrice du *nature writing* en tant que genre littéraire ; et avec John Muir et Aldo Leopold, il est l'aîné des trois géants sur les épaules de qui nous nous tenons tous, nous autres philosophes de l'écologie.

J. BAIRD CALLICOTT

PARUTION 15 OCTOBRE 2015

Postface de Kenneth White



BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE DES ŒUVRES DE THOREAU TRADUITES EN FRANÇAIS DEPUIS 2002

ESSAIS ET ROMANS

- LES FORÊTS DU MAINE, trad. André Fayot, José Corti, 2002
L'ESPRIT COMMERCIAL DES TEMPS MODERNES ET SON INFLUENCE
SUR LE CARACTÈRE POLITIQUE, MORAL ET LITTÉRAIRE D'UNE
NATION, trad. Didier Bazy et Sophie Fueyo, Le Grand Souffle Éditions,
2007
LE PARADIS À (RE)CONQUÉRIR, trad. Thierry Gillybœuf, Mille et une
nuits, 2005
LA DÉSOBÉISSANCE CIVILE, Le Passager Clandestin, 2007
DE L'ESCLAVAGE EN AMÉRIQUE, trad. François Specq, Éditions Rue
d'Ulm, 2006
PLAIDOYER POUR JOHN BROWN, trad. Thierry Gillybœuf, Mille et une
nuits, 2006
DE LA MARCHE, trad. Thierry Gillybœuf, Mille et une nuits, 2003
LA VIE SANS PRINCIPE, trad. Thierry Gillybœuf, Mille et une nuits, 2004
COULEURS D'AUTOMNE, trad. Thierry Gillybœuf, Mille et une nuits, 2007
BALADE D'HIVER, trad. Thierry Gillybœuf, Mille et une nuits, 2007
UN YANKEE AU CANADA, trad. Simon Le Fournis, La Part Commune,
2006
LES FORÊTS DU MAINE, trad. François Specq, Editions Rue d'Ulm, 2004
LES POMMES SAUVAGES, trad. Philippe Jamet, Finitude, 2009
CAP COD, trad. Pierre-Yves Pétillon, Imprimerie nationale, 2000
WALDEN, trad. Brice Matthieussent, préf. Jim Harrison, Marseille,
Le mot et le reste, 2010
SEPT JOURS SUR LE FLEUVE, trad. Thierry Gillybœuf, Fayard, 2012
ÉCRITS DE JEUNESSE, Les Editions de Londres, 2013
JOURNAL : VOLUME 1 : 1837-1840, trad. T. Gillybœuf, Finitude, 2012
JOURNAL : VOLUME 2 : 1841-1843, trad. T. Gillybœuf, Finitude, 2013

CORRESPONDANCE

- JE SUIS SIMPLEMENT CE QUE JE SUIS : LETTRES À HARRISON G.O.
BLAKE, trad. Thierry Gillybœuf, Finitude, 2007
HENRY-DAVID THOREAU ET RALPH WALDO EMERSON,
CORRESPONDANCE, Sandre, 2009

RECUEILS

- ESSAIS, trad. Nicole Mallet, Le mot et le reste, 2007
DÉSOBÉIR, trad. Léon Bazalgette, Aden, 2013
VIVRE COMME UN PRINCE - ÉCRITS DE JEUNESSE, Climats, 2015

**Les 2 principaux éditeurs
actuellement engagés
dans un travail de fond
sur la traduction et la
valorisation de Thoreau
sont :**

FINITUDE

**Journaux
Les Pommes sauvages
Lettres**

LE MOT ET LE RESTE

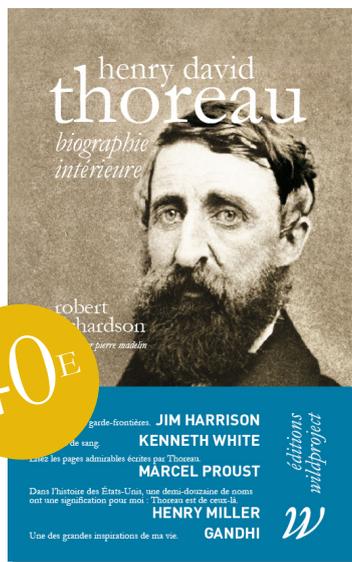
**Walden
Essais
Anthologie (à paraître)**

sans oublier :

MILLE ET UNE NUITS
surtout dans les années
2000
FAYARD
LE PASSAGER CLANDESTIN
CORTI
IMPRIMERIE NATIONALE
EDITIONS RUE D'ULM
CLIMATS

PARUTION 15 OCTOBRE 2015

Postface de Kenneth White



THIERRY GILLYBŒUF traducteur et biographe de Thoreau commente cette "biographie intérieure" de Richardson

DANS UN DE SES PLUS BEAUX POÈMES, JORGE LUIS BORGES CONCLUT : « CELUI QUI lit mes mots est en train de les inventer ». Autrement dit, il existe autant de versions de ce poème qu'il y a de lecteurs, et on peut même dire qu'il existe, pour un même lecteur, autant de versions d'un même texte qu'il y a de lectures. Ainsi aucun biographe ne peut prétendre détenir la vérité absolue sur la personne biographiée. Certes, il y a les faits, les dates, les textes, la correspondance, etc. Mais ils constituent l'ossature d'une vie, et certaines de ses sinuosités échappent à ces jalons. Et si elle se limite à ces balises extérieures, une biographie court le risque de suggérer une sorte de déterminisme dans le parcours de celui dont elle tente de raconter la vie.

Richardson suit Thoreau dans son écosystème intellectuel. Il retrace les relations entre cette nature de Nouvelle-Angleterre qu'il arpente inlassablement et ses lectures qui puisent dans les bibliothèques d'Emerson ou de Harvard. Thoreau y apparaît comme « le meilleur exemple de l'Américain indigène », qui a « mythifié » sa vie. Toute son œuvre, où règne une forme d'enthousiasme sensuel traduisant son adhésion intense au réel par laquelle s'exprime et se raffermie son identité, est sous-tendue par le refus des « impositions » de la société, l'obsession de la perte, la volonté de s'ouvrir à l'inconnu et l'allégeance au « primitif ». Ce faisant, il incarne l'indépendance intellectuelle et le sentiment d'échec qui disent la difficulté d'édifier son propre univers ancré dans la réalité immédiate autant que dans les « provinces de l'imagination ». C'est ce cheminement que suit inlassablement Richardson.

Le portrait de Thoreau qui se dessine va à rebours de l'image d'Épinal de l'ermite de Walden Pond. Car cette retraite n'a rien d'un retrait, et il est resté un contemporain vigilant, lucide et actif – en particulier dans la lutte contre l'esclavage ou bien, paradoxalement, dans son intérêt croissant pour les Amérindiens, sur lesquels il va accumuler près de trois mille pages, dont il espérait pouvoir tirer une « histoire précolombienne de l'Amérique du Nord », qui eût permis, s'il avait pu la mener à bout, de « corriger la vision myope de la plupart des Euro-américains du dix-neuvième siècle en nous donnant, pour la première fois, une appréciation de l'Amérique du Nord par un Nord-Américain ».

La biographie de Robert D. Richardson nous rappelle que la vérité de Thoreau se trouve sans aucun doute autant sinon plus dans son journal, ses lettres que dans *Walden* ou la *Désobéissance civile*. L'auteur nous permet d'approcher au plus près d'une intelligence et d'une sensibilité originales, qui a su anticiper nos questionnements du rapport de l'homme à la nature et de l'homme à soi-même.

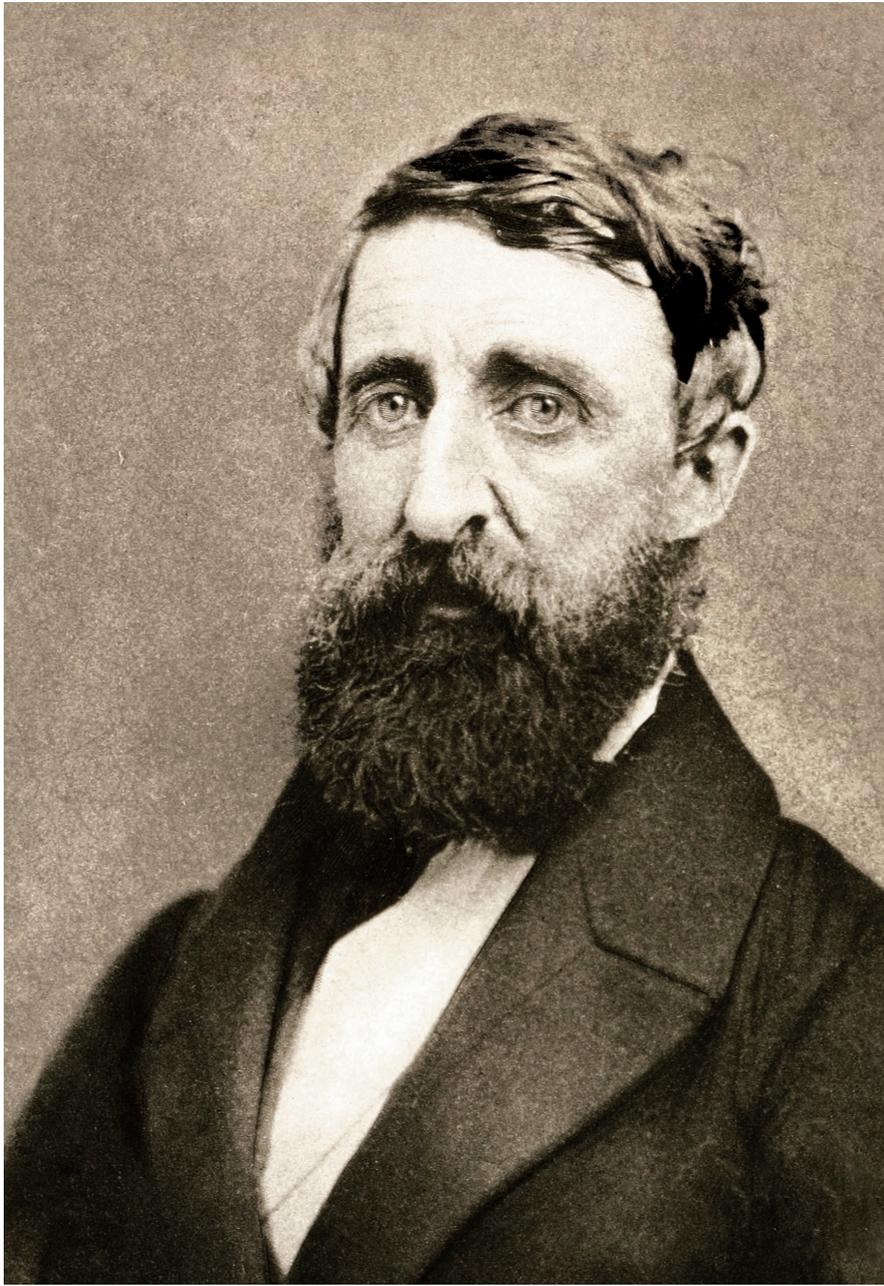
Mais il a également fait ressortir des pans entiers de la personnalité de Thoreau qui nous étaient restés jusque-là méconnus ou ignorés. Ainsi de sa réflexion nourrie sur une vision précolombienne de l'Amérique dont l'histoire a commencé bien avant l'arrivée de l'homme blanc, mais également des cycles naturels dont il a tenté de pénétrer les arcanes avec des observations de naturaliste panthéiste. Loin de la figure sauvage et austère dans laquelle la postérité a figé Thoreau, Richardson a dressé un portrait intérieur dont ressort la profonde humanité.

En 10 ans, Thierry Gillybœuf a traduit des centaines de pages de Thoreau et écrit la première biographie de Thoreau en français.

JOURNAL : VOLUME 1 : 1837-1840
JOURNAL : VOLUME 2 : 1841-1843
JE SUIS SIMPLEMENT CE QUE JE SUIS : LETTRES À HARRISON
G.O. BLAKE
(aux éditions Finitude)

LE PARADIS À (RE)CONQUÉRIR
PLAIDOYER POUR JOHN BROWN
DE LA MARCHÉ
LA VIE SANS PRINCIPE
COULEURS D'AUTOMNE
BALADE D'HIVER
(aux éditions des Mille et une nuits)

SEPT JOURS SUR LE FLEUVE
LE CÉLIBATAIRE DE LA NATURE
(aux éditions Fayard)



EXTRAITS

PARUTION 15 OCTOBRE 2015

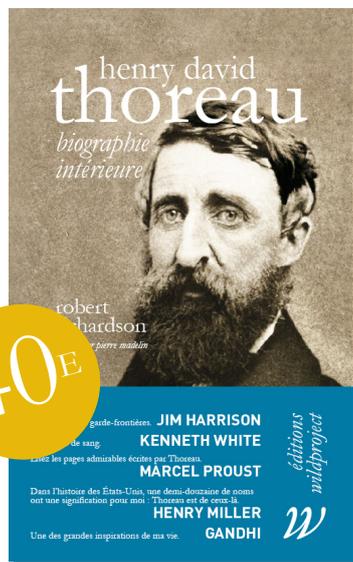


TABLE DES MATIÈRES DÉTAILLÉE

UNE VIE EN 9 SAISONS ET 100 ÉPISODES

I. 1837 RETOUR À CONCORD

1. Automne 1937. Les commencements (EXTRAIT) - 2. Harvard sous Quincy - 3. Thoreau à Harvard - 4. Concord - 5. Emerson - 6. Les classiques - 7. Allemagne - 8. Société - 9. Instituteur à Concord - 10. Poésie

II. 1838-1840 IMPÉRATIFS ÉTHIQUES DU TRANSCENDANTALISME

11. Été et automne 1838 - 12. L'œil d'Henry Thoreau - 13. La culture de soi - 14. Ellen - 15. Les rivières - 16. Eschyle, bravoure - 17. Transcendantalisme - 18. Été 1840 - 19. Automne 1840 - 20. Décembre 1840

III. 1841-1843 RÉFORMES AMÉRICAINES

21. Écriture - 22. Thoreau et Emerson - 23. Brook Farm - 24. Réforme de soi - 25. Orient - 26. Automne 1841 - 27. Tragédie - 28. Excursions - 29. Janvier et février 1843 - 30. Staten Island

IV. 1843-1845 LA ROUTE DE WALDEN POND

31. La scène littéraire new-yorkaise - 32. La Balade d'hiver - 33. Le chemin de fer arrive à Concord - 34. Au cœur de l'homme civilisé - 35. Printemps et été 1844 - 36. Automne 1844 - 37. Printemps 1845 - 38. Je suis parti dans les bois - 39. L'épopée de la feuille - 40. La nouvelle typologie de la feuille

V. 1846-1849

LA PROFESSION DES LETTRES

41. Hiver 1846 : Carlyle - 42. Le nouvel Adam (Smith) - 43. Printemps 1846 : Walden - 44. Le grand éveil - 45. Été 1846 : Résistance au gouvernement civil - 46. North Twin Lake et « Ktaadn » - 47. Deuxième année à Walden - 48. Lettres à Blake - 49. Un parfait exemple de stoïcisme - 50. La vision apollinienne - 51. Printemps et été 1849 : « J'ai choisi les lettres »

VI. 1849-1851

LE LANGAGE DU LÉOPARD

52. Naufrage et salut à Cape Cod - 53. Automne 1849, printemps 1850 : Idéalisme hindou - 54. Printemps 1850 - 55. Juillet 1850 : Le naufrage de l'Elizabeth - 56. Août et septembre 1850 : Un million de Concord - 57. Automne 1850 : Voyage au Canada - 58. Le visage rouge de l'homme : Première partie - 59. Le visage rouge de l'homme : Deuxième partie - 60. De novembre 1850 à avril 1851 : Gramatica Parda - 61. Une vision conservatrice de la technologie - 62. Le mythe et le sauvage

VII. 1851-1852

NOUVEAUX LIVRES, NOUVEAUX MONDES

63. Nommer les pommes - 64. Juin 1851 : Les quatre mondes d'Henry Thoreau - 65. Thoreau, Darwin et Le Voyage du Beagle - 66. Été 1851 : Transcendantalisme pratique - 67. Automne 1851 : Ceci est ma demeure, ma terre natale - 68. De décembre 1851 à février 1852 : Les courtes journées de l'hiver - 69. Lapidæ Crescunt - 70. Une liste d'échecs suffisante - 71. Avril 1852 :

William Gilpin et l'élaboration du paysage - 72. L'élaboration du paysage - 73. La floraison de l'homme - 74. Mon année d'observation - 75. Août et septembre 1852 : La vie à la campagne

VIII. 1852-1854

WALDEN, OU LE TRIOMPHE DE L'ORGANIQUE

76. Histoire précolombienne - 77. Les Relations des jésuites - 78. Panthéisme - 79. Amérique - 80. Printemps 1853 : Les Golden Gates - 81. Été 1853 : Walden 5 - 82. Automne 1853 : Amis - 83. Chesuncook - 84. Janvier 1854 : Walden 6 - 85. Février et mars 1854 : Le triomphe de l'organique - 86. Printemps et été 1854 : Anthony Burns - 87. Juillet et août 1854 : Walden

IX. 1854-1862

L'ÉCONOMIE DE LA NATURE

88. Nuit et clair de lune - 89. Nouveaux amis - 90. La vie sans principe - 91. Rétablissement - 92. La dispersion des graines - et la succession des arbres de forêt - 93. Walt Whitman et l'éthique de l'intensité - 94. L'Indien - 95. Teintes automnales, John Ruskin et l'innocence du regard - 96. Louis Agassiz et la théorie de la « création spéciale » - 97. Plaidoyer pour le capitaine Brown - 98. Darwin et la théorie du développement - **99. Au-delà du transcendantalisme : - les projets d'histoire naturelle (EXTRAIT)** - 100. Un seul monde à la fois

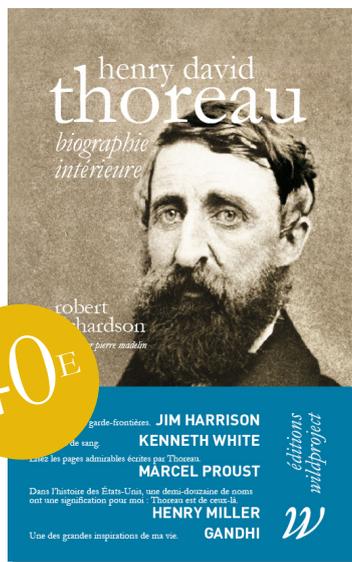
PARUTION 15 OCTOBRE 2015

Postface de Kenneth White

EXTRAITS
CHAPITRES 1 ET 99

Chapitre 1.
Automne 1837.
Les commencements

40^E



Lorsqu'il quitta Harvard pour retourner à Concord au début de l'automne 1837, David H. Thoreau venait d'avoir vingt ans. De taille moyenne, voire petit, les épaules tombantes et le teint d'un homme qui passe sa vie au grand air, il semblait appartenir à une race de marins. Il marchait avec une énergie peu commune et les gens n'oubliaient jamais son visage avenant, l'aimable souplesse de sa bouche et son imposant nez romain, qui lui valait d'être comparé tantôt à César, tantôt à Emerson. Il avait de beaux cheveux châtain clair. Mais rien dans sa physionomie n'attirait particulièrement l'attention, à l'exception de ses yeux ; perçants, sérieux, larges, caves, ils étaient bleus ou gris selon la lumière à laquelle ils étaient exposés. Lorsqu'il marchait autour de Concord, les gens remarquaient que ses yeux restaient le plus souvent fixés au sol, et lorsqu'il levait la tête, il balayait du regard tout ce qui l'entourait. Ses yeux témoignaient d'une gravité saisissante, et ils pétillaient d'humour et d'intelligence.

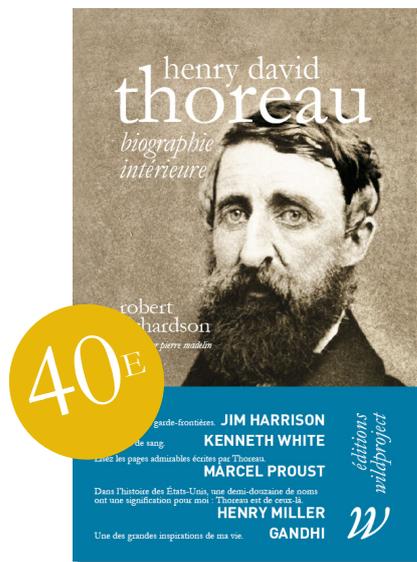
À Harvard, le début des cours avait été repoussé au dernier jour d'août, après et non avant les vacances estivales, comme c'était généralement l'usage à l'époque. Thoreau était de retour à Concord, où il vivait avec sa famille dans la maison Parkman, en face de la rue principale (à l'emplacement actuel de la bibliothèque publique de Concord), et il avait trouvé un travail d'enseignant à l'école publique de la ville. Aux États-Unis, l'année 1837 fut marquée par une crise financière et par le début d'une grave dépression qui allait durer jusque dans les années 1840. Les unes après les autres, les banques avaient suspendu leurs paiements, et Thoreau pouvait s'estimer heureux d'avoir un travail, qui plus est un bon travail. Mais avant même que les deux premières semaines de son travail ne se soient écoulées, il quitta son poste car il refusait d'administrer aux élèves les châtimements corporels quotidiens qu'on attendait de lui. Il existe à ce sujet une anecdote célèbre ; un jour, alors que Nehemiah Ball, l'un des membres du conseil d'administration de l'école de Concord, assistait à un cours de Thoreau, il lui demanda de venir dans le couloir et lui reprocha de ne pas faire usage de sa canne pour battre ses élèves. Piqué au vif, furieux, le jeune professeur perdit son sang-froid, il retourna dans la classe, et choisit six élèves au hasard – à la manière dont on réprimande les mutineries massives dans l'armée – pour les battre. Puis il démissionna. Tout alla extrêmement vite. C'est ainsi que sa carrière d'enseignant tomba à l'eau et s'acheva de façon catastrophique, alors même qu'elle n'avait pas commencé depuis un mois.

Mais l'automne ne fut pas que déception. Quelques jours avant sa dispute avec Ball, un dimanche soir vers le milieu du mois de septembre, il partit marcher avec son frère John à la recherche de traces des Indiens, « la tête pleine du passé et de ses vestiges¹ ». Alors qu'ils arrivaient sur les rives de la rivière Sudbury, à l'embouchure du Swamp Bridge Brook, en un lieu qui donne sur Clamshell Hill, la Nashawtuc Hill à sa droite, Thoreau se lança

1. THOREAU, *Journal, 1837-1840*, trad. T. Gillybœuf, Finitude, 2012, p. 22.

PARUTION 15 OCTOBRE 2015

Postface de Kenneth White



« dans un panégyrique extravagant de ces époques sauvages » où les Indiens parcouraient les forêts de Concord avant l'arrivée des hommes blancs. Se prenant lui-même à partie, il s'interrogea : « Combien de fois se sont-ils tenus en ce point précis, à cette même heure ? », puis il poursuivit, « Ici, m'exclamai-je, se tenait Tahatawan² » avant d'ajouter, en désignant au hasard un endroit au sol, « et là, il y a la tête de flèche de Tahatawan ». C'était une envolée purement rhétorique, la pose d'un gamin qui joue aux Indiens, mais lorsqu'en un mouvement soudain il se pencha pour mimer la scène et ramasser la pierre la plus proche, celle-ci s'avéra être « une pointe de flèche des plus parfaites, aussi tranchante que si elle sortait des mains de l'Indien qui l'avait façonnée³ ». C'était l'une de ces coïncidences qui arrivent à tout le monde, mais à certaines personnes plus souvent qu'à d'autres. Quelques années plus tard, la plupart des visiteurs de Thoreau remarquaient qu'il était capable de trouver des têtes de flèche presque à volonté. Bien sûr, c'était en partie parce qu'il les cherchait et s'attendait à les trouver. Mais on imagine que celle-ci lui apparut comme un présage, le signe que l'imagination et les élans du jeune maître d'école, aussi extravagants et romantiques soient-ils, n'étaient finalement ni ridicules ni déplacés. Il a toujours insisté sur le fait que sa vie avait été extraordinairement chanceuse, et il aurait pu dire, comme le dit Picasso : « Je ne cherche pas, je trouve. »

Cet automne fut de bon augure pour Thoreau dans différents domaines. C'est à ce moment-là qu'il commença vraiment à se lier d'amitié avec Emerson, marquant profondément le vieil homme, qui n'allait cesser de revenir sur leur relation dans les années ultérieures. Cet automne, Thoreau était apparu à Emerson comme « un jeune homme vigoureux, en pleine santé, tout juste sorti de l'université⁴ ». Thoreau, de son côté, avait lu *Nature* d'Emerson au printemps. Vers la fin de la troisième semaine d'octobre, pendant cette saison de la Nouvelle-Angleterre qui « suffirait à elle seule à faire la réputation de n'importe quel climat », comme le remarqua un jour Thoreau, Emerson le persuada de commencer à tenir un journal et l'encouragea à réfléchir à une carrière d'écrivain. Qui aurait pu se soucier d'être rejeté par Nehemiah Ball alors qu'il entrait dans le cercle des amis de Ralph Waldo Emerson ?

Ce fut un automne chargé et mouvementé ; les randonnées et les excursions sur la rivière, les activités domestiques et la vie de famille avec sa mère, son père et son frère, pour ne rien dire des tantes et des locataires. Il travailla également pour son père, en fabriquant des crayons. Après le fiasco de sa première expérience d'enseignement, il y eut la recherche anxieuse d'un autre travail, et l'amitié revigorante d'Emerson, qui allait marquer un tournant dans sa vie. Il passa aussi beaucoup de temps à lire, à écrire et à réfléchir pendant cet automne. Comme il devait en prendre l'habitude quelques années après, il ressentait le besoin de marcher plusieurs heures tous les jours. Mais il fut dès le début un écrivain autant qu'un marcheur, et il ressentait tout autant le besoin de travailler quotidiennement dans son bureau. « Je cherche une mansarde⁵ », écrivit-il dans la première entrée de son nouveau journal. Il découvrait Concord à travers ses randonnées et ses excursions sur la rivière, et il découvrait le reste du monde à travers ses livres dans sa mansarde. Et entre ces voyages, il relatait ces différentes excursions.

Jusqu'à l'automne 1837, Thoreau reste un personnage assez flou. Il y a quelques faits, quelques lettres, quelques témoignages sur ses années d'en-

2. *Ibid.*, pp. 22-23.

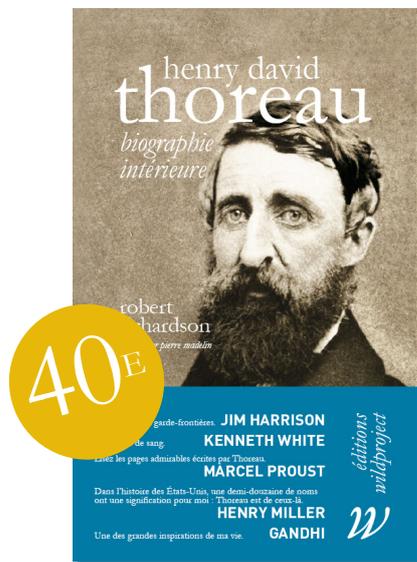
3. *Ibid.*, p. 23.

4. EMERSON, « Thoreau », *Atlantic Monthly*, 1862, n° 10, p. 239.

5. THOREAU, *Journal*, *ibid.*, p. 19.

PARUTION 15 OCTOBRE 2015

Postface de Kenneth White



fance et d'études, mais tous proviennent pour ainsi dire de sources extérieures. Nous ne le voyons qu'à travers le regard des autres. Même ses propres lettres et ses dissertations universitaires semblent avoir été écrites exclusivement pour les autres, et bizarrement, la plupart de ses écrits de jeunesse ne nous apprennent pas grand-chose. Mais en octobre 1837, lorsqu'il commence à tenir un journal, qui sera la source et la substance de la plupart de ses meilleurs livres, nous commençons à mieux saisir l'homme dans sa complexité. Nous suivons le bouillonnement et l'évolution rapide de sa vie intérieure parallèlement à une vie extérieure elle-même active, ce qui nous permet, par-delà le regard de son entourage, de mieux comprendre ses pensées.

Il est tout simplement incroyable de voir que la plupart des thèmes appelés à jouer un rôle majeur dans son œuvre sont déjà présents dans les notes de cet automne. Il s'intéresse déjà passionnément aux forêts et aux champs. Il est attiré par la rivière, par les possibilités de voyage qu'elle offre comme par sa puissance symbolique. Alors que sa vie est de plus en plus active, il cherche déjà ouvertement à se préserver des moments de solitude. Cet automne-là, la poésie et les poètes occupent une place très importante dans son journal, où on trouve des citations de poètes anglais, de Goethe et de Virgile, mais aussi certains des meilleurs poèmes qu'il ait écrits. Il était déjà obsédé par l'idée d'une vie primitive et héroïque telle qu'elle se manifeste de manière distante mais séduisante dans la littérature antique d'Europe du Nord ou dans les coutumes des Indiens d'Amérique du Nord. Il s'intéresse déjà à la culture de soi, ce que les Allemands nomment la *Bildung*, et ses notes témoignent de ce qui sera la caractéristique la plus profonde et la plus constante de sa relation au monde naturel et pour ainsi dire à la vie : un sentiment de joie passionné et extatique.

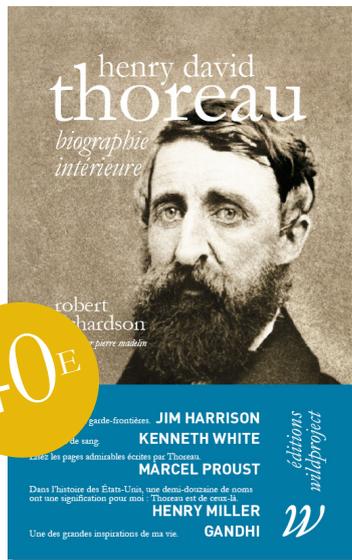
Pendant tout cet automne Thoreau lut Goethe et Virgile avec l'enthousiasme d'une affinité naturelle. Il partageait son temps entre des randonnées autour de Concord et la lecture et la traduction du *Voyage en Italie* de Goethe. Dans ce livre, Goethe raconte comment il a découvert que la feuille était la loi de la morphologie végétale ; Thoreau commença de même à percevoir la nature comme un ensemble de variations infinies exprimant certaines lois sous-jacentes.

Il reconnut chez Virgile un élément encore plus important. Parmi toutes ses notes de la mi-novembre, une phrase se détache : « Je lirai Virgile simplement pour garder à l'esprit que la nature humaine demeure identique à travers le temps. » Aussi peu originale, aussi simple et même aussi plate qu'elle puisse paraître, cette idée, indissociable de l'idée selon laquelle la nature elle-même demeure identique à travers le temps, deviendra la pierre angulaire de la pensée de Thoreau, le fondement et le point de départ de ses convictions les plus profondes et les plus intimes sur l'histoire, la nature, la société et l'individu.

Du point de vue de la presse, l'année 1837 fut essentiellement marquée par le couronnement de la reine Victoria, la protestation au Canada contre la domination anglaise – une révolte qui se transforma en guerre ouverte – et la grave panique financière qui s'empara de l'Amérique juste après la guerre sale, impopulaire, violente et peu concluante menée contre les Indiens Séminoles en Géorgie et en Floride. La vie du jeune Thoreau au cours de cet automne fut pour sa part essentiellement marquée par la rencontre d'Emerson, de Goethe et de Virgile. Cet automne fut sa véritable naissance, et peu avant la fin de l'année, comme pour marquer ce nouveau départ, il modifia l'ordre de ses prénoms et devint Henry David.

PARUTION 15 OCTOBRE 2015

Postface de Kenneth White



*Chapitre 99.
Au-delà du transcendantalisme :
les projets d'histoire naturelle*

À la fin du mois de décembre 1859, Thoreau se demandait quelles étaient les qualités requises d'un naturaliste. Le dernier jour du mois, il remarqua que « celui qui parle avec le plus d'autorité sur un sujet donné n'ignore pas ce qui a été dit par ses prédécesseurs. Il prendra leur place de façon loyale, et ajoutera ses propres connaissances aux connaissances acquises par les générations antérieures¹. » C'est un but qu'on doit respecter, une reconnaissance ferme de la manière dont on devrait procéder. Le dîner de la discussion autour de Darwin eut lieu le jour suivant. Trois jours après, Thoreau décrit, par une phrase souvent citée, la manière dont le scientifique, le savant et l'écrivain procèdent en réalité :

Nous ne recevons physiquement, intellectuellement ou moralement que ce que nous sommes préparés à recevoir. [...] Nous n'entendons et percevons que ce que nous connaissons déjà à demi. [...] Tout homme suit ainsi sa propre piste dans la vie, à travers ce qu'il entend, ce qu'il lit, et observe dans ses voyages. Ses observations forment une chaîne. Il n'observe ni le phénomène ni le fait si celui-ci ne peut en aucune façon être relié à ses observations antérieures².

Cette remarque est faite à propos de sa lecture d'un texte d'Aristote sur le frai des tacauds, qu'il avait déjà en partie observé. Mais la force de la déclaration, d'inspiration aristotélicienne, pourrait non seulement s'appliquer à ses propres modèles d'observation mais également à ceux d'Agassiz ou de Darwin. Ce n'est pas une apologie des idées préconçues ni d'un esprit borné, mais une reconnaissance de l'importance d'un regard et d'un esprit préparés. C'était peut-être la chance qui gouvernait le monde darwinien naissant, mais Thoreau savait, comme le dirait Pasteur par la suite, que « la chance ne sourit qu'aux esprits bien préparés ».

Au cours des premiers mois de 1860, Thoreau était préparé ; et il se préparait à écrire une œuvre majeure. « Écrivez avec furie, et corrigez avec flegme, » recommanda-t-il à un jeune aspirant écrivain local. L'humeur qu'il exprima dans une entrée de son journal du 12 février domina ses lectures et ses observations tout au long de la saison. « Cela m'excite de voir si tôt dans le printemps cette artère noire [la rivière] s'élançant une nouvelle fois à travers la ville recouverte de neige. Tout est tumulte et vie là. [...] Ce sont les poignets, les temples de la terre, où je sens sa pulsation du regard. Les eaux vives, pas la terre morte³. » Le ton de ce texte diffère considérablement des récits antérieurs sur la Musketaquid, ou rivière au sol herbeux, paisible et sans courant. Il lut Élien le Sophiste, Topselle, Brand (qui baissa dans son estime car il ne connaissait pas Théophraste) et Belon. Il donna une conférence sur les « Pommes sauvages » à Concord et à Bedford. Dans son journal, il développa et peaufina le point de vue qu'il avait choisi. Il avait énormément progressé au fil des ans en apprenant la nomenclature scientifique, mais il percevait désormais également une limite à son utilité. « Nous ne pouvons

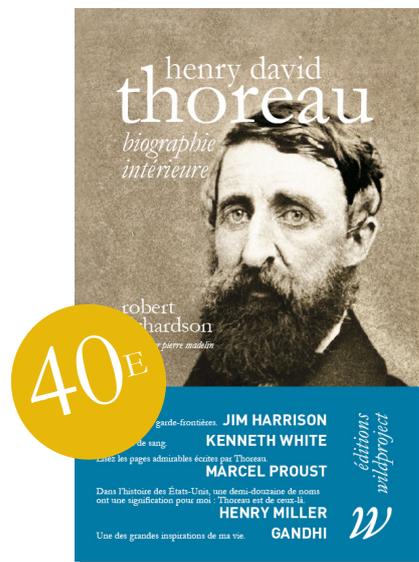
1. THOREAU, *Journal*, XIII, p. 68.

2. THOREAU, *Journal*, p. 208.

3. THOREAU, *Journal*, XIII, p. 138.

PARUTION 15 OCTOBRE 2015

Postface de Kenneth White



jamais commencer à voir la moindre chose tant que nous gardons à l'esprit le terme scientifique que notre ignorance lui a toujours imposé. En ce sens, les objets et les phénomènes naturels sont à tout jamais sauvages et innommés par nous⁴. » Innommés peut-être, mais néanmoins décrits. Décrire de façon précise et vivante, tel était le don que les écrivains antérieurs nous avaient légué, la leçon qu'il nous avait donnée. « Nous ne pouvons pas nous passer des descriptions extrêmement vivantes et réalistes de certains des anciens naturalistes⁵ » écrivit-il. « Ils expriment une sympathie pour les créatures qu'ils décrivent⁶. » Gesner, par exemple, affirme que les antilopes qui vivent près de l'Euphrate « se délectent en buvant l'eau froide qui s'y trouve ». À ce propos, Thoreau remarque que les animaux décrits par la plupart des naturalistes modernes « ne se *délectent* de rien⁷ ». Les vieux naturalistes excellaient dans la description ; les nouveaux dans la mesure. Thoreau allait faire un effort considérable pour exceller dans les deux domaines.

Profitant de son regain d'énergie annuel en mars, Thoreau entama une réorganisation massive de son journal et de ses carnets de citations. Pendant les vingt-deux mois qui suivirent, il s'efforça de réorganiser les matériaux et les observations sur l'histoire naturelle qu'il avait systématiquement accumulés depuis dix ans. Sa procédure de travail consistait désormais à revoir l'ensemble des entrées de son journal d'un seul mois, par exemple avril, d'une année précise, et de dresser une liste d'observations dans une seule catégorie, comme la feuillaison, en ordre chronologique. Puis il passait au mois d'avril de l'année suivante et prenait note de toutes les données concernant la feuillaison pour ce mois. À partir de neuf ou dix listes comme celle-ci, qui commencent pour la plupart en 1852, il allait dresser un immense tableau lui permettant de retracer chaque unité de feuillaison du mois d'avril à travers dix avrils successifs. Il répéta la même procédure d'ensemble pour la floraison, puis pour les observations d'oiseaux, et une nouvelle fois encore pour les différents fruits, les quadrupèdes et les poissons. Il finit par accumuler environ sept cent cinquante pages de listes et de tableaux, et il lui fallut probablement plusieurs jours pour remplir certains d'entre eux. C'était une entreprise considérable, un effort immense, dont le but était visiblement de condenser dix années d'observations en une année archétype, non pas impressionniste mais statistiquement établie, associant la précision d'un Darwin au sens de la description d'un Pline et au regard d'un Ruskin.

Ces grands tableaux manquent pour les mois de juillet, d'août et de septembre, mais ce sont principalement ces mois-là qui sont couverts par un autre tas de manuscrits, formant environ six cents pages de plus, et intitulés « Notes sur les fruits » ou « Fruits sauvages ». Il semble possible que ces manuscrits représentent l'étape suivant celle des tableaux, à savoir le rassemblement, sous une forme narrative, de ces nombreux matériaux. Ses « Notes sur les fruits » ne font pas seulement appel à son journal, mais également à toutes ses lectures et à toutes ses prises de notes. Il cite abondamment ses carnets indiens, et il fait de nombreuses références à ses lectures sur la Nouvelle-Angleterre et le Canada ancien, ainsi qu'à ses études classiques. Et il essaie partout d'égayer la masse d'observations détaillées et de connaissances précises à l'aide d'un style en prose empreint d'admiration et d'émerveillement. Il écrit ainsi à propos des premiers fruits de l'été :

4. *Ibid.*, p. 141.

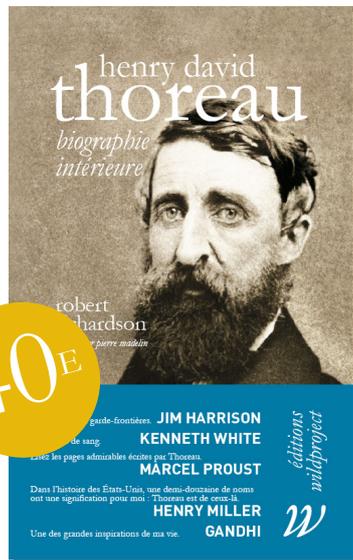
5. *Ibid.*

6. *Ibid.*

7. *Ibid.*, p. 149.

PARUTION 15 OCTOBRE 2015

Postface de Kenneth White



Les framboises sauvages commencent à être mûres le 25 juin et on les trouve jusqu'en août – leur apogée se situant aux environs du 15 (ou du 20) juillet. La vue de ces baies d'un rouge vif sur un arbuste comparativement grand et feuillu – lorsque par hasard, en nous frayant un chemin à travers les petits bosquets qu'ils forment, nous cueillons le fruit ruisselant de pluie – nous surprend tout en nous rappelant l'avancée de l'année⁸.

Pour réaliser ce projet, qui semble avoir été conçu comme une sorte de microcosmos – en comparaison du *Cosmos* de Humboldt – ou comme sa réponse au défi posé par les *Contributions à l'histoire naturelle des États-Unis* d'Agassiz, il fallait condenser d'immenses réserves de matériaux qui remplissaient des milliers de pages. C'est probablement Emerson et Blake qui saisirent le mieux la véritable ampleur de ce travail. Emerson remarqua que « l'échelle à laquelle ces études étaient menées était si grande qu'il fallait beaucoup de temps⁹ », et Blake, suivant à l'évidence ce qu'il pensait être le but de Thoreau, édita quatre volumes de ses journaux, intitulés *Début du printemps dans le Massachusetts, Été, Automne et Hiver*. Les volumes de Blake sont uniquement composés de passages du journal, il n'essaya pas d'achever le processus de consolidation et de généralisation que Thoreau avait entamé, mais ils méritent néanmoins le respect car ils préservent l'esprit des intentions de Thoreau.

Sa détermination était toujours aussi forte. Il écrivit à Blake en mai 1860 que « si un homme croit, et nourrit de grandes espérances, peu importe où on l'installe et ce qu'on lui montre¹⁰ ». Thoreau n'avait pas, ou n'avait que très peu la volonté du pouvoir, mais il avait en revanche une très forte volonté de s'exprimer. Poussant un peu plus loin ses remarques du mois de janvier, il écrivait désormais : « qu'il dorme ou qu'il veille, qu'il coure ou qu'il marche, qu'il utilise un microscope, un télescope ou l'œil nu, l'homme ne découvre jamais rien, ne dépasse jamais rien, ne laisse jamais rien derrière lui, que lui-même. Quoi qu'il dise ou fasse, il ne rend compte que de lui-même¹¹. »

Cette année-là, son journal met l'accent sur des choses nouvelles. Il prit davantage conscience de la violence et de la cruauté présentes dans la nature. Le long bec du héron est allé chercher les tortues jusque dans leurs carapaces, et Thoreau remarque avec une insistance inhabituelle : « Telle est la nature, qui donne à une créature un goût ou un désir ardent pour les entrailles d'une autre créature, au point d'en faire sa friandise préférée¹² ! ». Pendant ce printemps et cet été, il lut Gosse, Cornuti, *Groenland* de Grantz et le *Traité sur les plantes* de Gerard, qui était désormais un de ses livres préférés. Ce que disait Augustin à propos de Varron continuait à être vrai pour Thoreau : « Il lisait tant qu'il était incroyable qu'il ait du temps pour écrire, et il écrivait tant qu'il était difficile de comprendre comment il trouvait du temps pour lire¹³. »

Septembre 1860 fut à nouveau un mois très actif pour Thoreau. Il découvrit à Concord une espèce rare, le lynx du Canada, et fit part de sa découverte à la Société d'histoire naturelle de Boston. Il donna une conférence sur « la succession des arbres en forêt » à la Société d'agriculture du Middlesex, et il s'attarda une nouvelle fois sur la magie du mois de septembre. « C'est une journée magnifique », écrivit-il le 18, « chaude sans l'être trop, une journée de récolte (je descends la chaussée de la voie ferrée), le premier jour d'automne

8. HOWARTH, William L., « Notes on Fruits », in *The Literary Manuscripts of Henry David Thoreau*, F29h, Columbus : Ohio State University Press, 1974, p. 1.

9. HARDING, Walter, *The Days of Henry Thoreau*, Princeton : Princeton University Press, 1982, p. 467.

10. THOREAU, *Je suis simplement ce que je suis, lettres à G.O. Blake*, op. cit., p. 175.

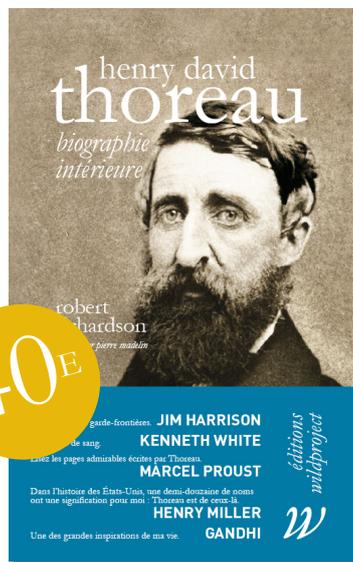
11. *Ibid.*, p. 175.

12. THOREAU, *Journal*, XIII, p. 346.

13. Cité par H.N. WELHED, *The Mind of the Ancient World*, London : Longmans, 1937, p. 1.

PARUTION 15 OCTOBRE 2015

Postface de Kenneth White



notable et incontestable ; les saules et les céphalanthes occidentaux forment une tonnelle jaunie alignée en parallèle du ruisseau gonflé et scintillant. [...] Une luminosité printanière se reflète dans les champs verts coupés. Le ciel et la terre sont lumineux¹⁴. »

La controverse entre Darwin et Agassiz fut à son paroxysme tout au long de l'année. De février à avril, Agassiz avait défendu sa position dans une série de débats organisés par la Société d'histoire naturelle de Boston. En mars, l'*American Journal of Science* publia le texte d'Asa Gray sur Darwin. En juillet, le compte rendu longtemps attendu (et négatif) d'Agassiz sur *L'Origine des espèces* fut publié dans le même journal. Le texte de Thoreau sur « la succession des arbres en forêt » fut rapidement imprimé et réimprimé pendant l'automne. Thoreau en donna un exemplaire à la Société d'histoire naturelle de Boston. Le 17 octobre, son article sur le lynx du Canada y fut exposé. Le jour suivant, Thoreau rédigea une longue entrée dans son journal sur la controverse entre la création spéciale et la théorie développementaliste. « Nous nous trouvons dans un monde déjà ensemencé, mais qui continue également à être ensemencé, comme au commencement. Nous disons que certaines plantes poussent dans des lieux humides et d'autres dans des lieux désertiques. En vérité, leurs graines sont disséminées presque partout, mais c'est seulement là qu'elles prospèrent. [...] La théorie développementale [c'est-à-dire celle de Darwin] implique une plus grande force vitale dans la nature, parce qu'elle est plus flexible et conciliante, et qu'elle équivaut en quelque sorte à une création constamment nouvelle¹⁵. » Ce rejet explicite et bien informé d'Agassiz est répété et réaffirmé le 14 janvier 1861.

La dispersion des plantes est l'aspect de l'œuvre de Darwin sur lequel Thoreau choisit de se concentrer. Il ne vécut pas assez longtemps pour mener à bien sa propre contribution sur le sujet, qu'on retrouve, inachevée mais assez claire dans ses grandes lignes, dans son manuscrit de quatre cents pages sur *La Dispersion des graines*, un texte qui prit manifestement la forme qu'on lui connaît aujourd'hui après la lecture de Darwin et après la conférence sur « la succession des arbres en forêt ». Cet essai, ou livre, ou « chapitre » comme le désigne Thoreau, fut écrit dans l'intention de remédier à l'ignorance concernant la dispersion des graines, sur laquelle Darwin avait attiré l'attention, et, ce qui est plus important, il fut également conçu par opposition à la thèse de la création spéciale d'Agassiz en montrant à quel point le phénomène de la dispersion des graines est universel. Plus Thoreau serait en mesure de prouver que des plantes surgissent d'autres plantes par l'intermédiaire de graines transportées d'un lieu à l'autre, moins la théorie de la création spéciale serait défendable.

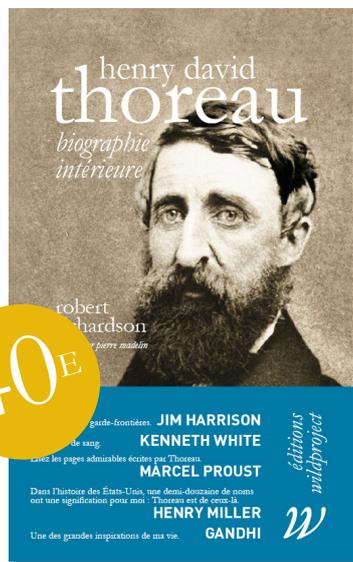
Les projets tardifs de Thoreau – ou le projet, puisque même *La Dispersion des graines* est désignée comme un chapitre et non comme une œuvre à part entière – sur l'année naturelle représentent le point culminant d'intérêts de toute une vie, mais ils défrichent également de nouveaux territoires. Dans le paragraphe qui referme le chapitre « Économie » de *Walden*, Thoreau avait intégré une courte parabole empruntée au *Golistan* de Saadi, à propos du cyprès, qui, selon Saadi, ne porte aucun fruit, raison pour laquelle il était le seul arbre considéré comme *azad*, ou libre. Être sans graine, c'était être libre du cycle biologique incessant de la croissance et de la décomposition, libre de l'économie de la production et de la consommation, du gain et de la dépense. L'idéal était alors d'être libre de tout engagement productif avec le monde. Désormais, comme le montre le manuscrit de *La Dispersion des*

14. THOREAU, *Journal*, XIV, p. 89.

15. *Ibid.*, pp. 146-147

PARUTION 15 OCTOBRE 2015

Postface de Kenneth White



graines, l'arbre rare qui ne porte aucune graine est simplement stérile. Plin remplace Saadi, le stoïcien remplace l'ascète. Les intérêts de Thoreau se sont renouvelés en profondeur, et ils portent désormais avant tout sur la production et la dissémination, la génération et l'effort créateur. Si le désir d'être libre est au centre de *Walden*, c'est celui de relier qui est au cœur de son œuvre tardive. Le mouvement va de l'économie à l'écologie.

De la croyance chrétienne et transcendantale en un principe ordonnateur divin à la croyance néogrecque dans la prééminence de l'esprit dans l'univers, Thoreau en vint peu à peu à accepter l'idée, à laquelle Darwin apporta une nouvelle confirmation, selon laquelle toute force organisatrice présente dans l'univers doit être recherchée dans le principe développemental. Dans le monde naturel, c'est dans les cristaux, dans les feuilles ou au printemps qu'on peut le mieux l'observer. Selon cette idée nouvelle, les lois de la nature sont les lois qui gouvernent la croissance, la maturation, la reproduction, le déclin, la mort puis à nouveau la croissance. *Walden* témoignait du rôle central et de l'intégrité de l'esprit individuel observant la nature. Le nouveau projet témoignerait de la cohérence du monde observé. Il formerait un contexte pour le texte de *Walden*, une superbe circonférence vaste et précise dont *Walden* serait le centre lumineux.



*« Voici venue l'heure
d'une bonne navigation. »*

6 MAI 1862, 9H

--

HENRY DAVID THOREAU, 1817-1862